

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les depôts. - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 234 — SAMEDI, 27 OCTOBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subsequentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



LES DERNIERS FRUITS DE LA SAISON

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 OCTOBRE 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par G. D.—Une belle promenade, par un heureux visiteur.—Pour la patrie ! par Paul Déroulède.—La chasse en Birmanie, par A. M. de la Bourbonsais.—Science amusante.—L'Asile de Nazareth.—Primes du mois d'octobre.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Carnet de la Ménagère.—Choses et autres.—Récitations de la famille.—Feuilletons : Guet-Apens et l'Expiation (suite).

GRAVURES : Les derniers fruits de la saison.—Pour mon pays.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	-	\$50
2 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	25
3 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	15
4 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	10
5 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	5
6 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	4
7 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	3
8 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



C'était le jour des morts : une froide bruine  
Au bord du ciel rayé, comme une trame fine,  
Tendait ses filets gris ;  
Un vent du nord soufflait ; quelques feuilles rouillées  
Quittaient en frissonnant les cimes dépouillées  
Des ormes rabougris ;

Et chacun s'en allait dans le grand cimetière,  
Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre  
Qui recouvre les siens,  
Prier Dieu pour leur âme et par des fleurs nouvelles,  
Remplacer en pleurant les pâles immortelles  
Et les bouquets anciens.

Ces vers charmants, de Théophile Gautier, me reviennent en mémoire, à l'approche de novembre, mois consacré à ceux qui ne sont plus.

Lorsque la nature semble, pour ainsi dire, descendre au cercueil, et se tisse lentement un vaste linceul blanc, nous sommes portés, comme malgré nous, à donner une pensée à ceux qui, hier encore, étaient à nos côtés, côtoyaient avec nous les rives de cet océan sans borne que nous appelons l'humanité, et qui maintenant reposent dans les flancs de cette montagne dont la vue s'étend au loin dans la contrée.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, a dit quelqu'un. Certes, si nous les oublions, qui donc se souviendra d'eux ?

Aucun spectacle n'est plus beau que celui de cette grande foule de vivants qui vont, le jour des morts, se mettre en union intime avec la foule plus grande encore des trépassés.

La tombe nous dit bien des choses, elle nous donne d'importantes leçons.

Qui de vous n'a pas, sous les saules du cimetière, un parent, un ami, quelqu'un enfin, qui ne nous était pas indifférent ?

Prouvons-leur, penlant ce mois, que leur souvenir est comme un rêve que rien n'efface, allons leurs donner une bonne prière, et quand nous aurons rendu ce devoir sacré à nos parents et à nos amis, nous irons aussi nous agenouiller près des croix sans couronne, sur les fosses dont l'herbe est trop haute, et sur tous les pauvres tombeaux délaissés, dont nul ici-bas ne se souvient.

Ils sont nombreux ces derniers.

N'oublions pas non plus de nous attarder un moment, devant ce grand bloc de granit où sont gravés les noms de ceux qui moururent, pour maintenir nos libertés.

Découvrons-nous respectueusement devant ces grands morts.

\*\* Avec novembre nous arrive l'hiver, l'hiver et ses distractions, ses amusements, ses théâtres, ses conférences.

Pour ceux qui veulent étudier, s'instruire, l'hiver est la saison pour cela. L'Union Catholique, le Cercle Ville-Marie, les conférences du Cabinet de Lecture, sont ouverts à tout le monde, à tous ceux en qui germe l'espoir d'être utile un jour à son pays.

A propos de conférence, j'ai assisté, mardi dernier, à celle que M. l'abbé Desmazures, a faite sur l'art oriental, en la faisant suivre de considérations sur le temple de Jérusalem.

M. Desmazures est un savant, un archéologue d'un grand mérite, un homme d'un goût élevé et sûr.

Son cours d'archéologie devrait attirer un nombreux auditoire.

Il a parlé des monuments de l'Orient et de leur caractère particulier dans les Indes et dans l'Égypte. Il a mentionné ce qui intéressait l'art, l'histoire et aussi l'enseignement religieux.

Rien d'intéressant comme de suivre la marche de l'art et ses manifestations à travers les âges.

Soyons reconnaissants envers ceux qui s'épuisent dans les longues veilles pour nous inculper le goût de ces belles choses. Que leurs paroles profitent à leur concitoyen, et pour cela allons grossir le nombre de ceux qui vont les écouter et les admirer.

Une heure passée à entendre M. Desmazures dissertant sur l'architecture ancienne et reconstituant devant nos yeux éblouis les monuments d'Égypte ou d'Assyrie, disparus depuis des milliers d'années, ouvre de nouveaux horizons, éblouit l'esprit et chasse les idées noires.

\*\* Oh ! les idées noires, elle font leur ravage depuis quelque temps. Les plus fortes têtes succombent sous leur action néfaste. Quand elles ne poussent pas toujours au suicide, elles traînent inévitablement leurs victimes dans le chemin du déshonneur, et c'est une triste perspective de reconstituer son existence par quatorze années de baigne.

La plus célèbre victime des idées noires a été, dans ces derniers jours, le comte de Piémont-Real, consul d'Espagne à Québec.

Quelle aberration et qu'elle chute ! Il est toujours désagréable de di-courir sur une tombe, mais c'est tout de même une fière leçon qui se dégage de cet homme dont le cadavre est à peine refroidi, et que douze de ses concitoyens ont déclaré fou, sous le prétexte de l'excuser devant la postérité.

Était-ce mieux que de laisser croire à un suicide raisonné ? Peut-être.

J'ai souvent assisté à des enquêtes faites par des jurés, devant le coroner, sur le corps d'un noyé et d'un pauvre individu écrasé sous les chars par la négligence d'un serre-frein, la distraction du mécanicien, ou mieux encore par l'insouciance coupable d'une compagnie.

Dans ces derniers cas, le juré avait souvent soin—je ne dirai pas toujours—de rapporter un verdict de blâme contre ceux dont la négligence, la distraction ou l'insouciance étaient cause de ce malheur.

Rh bien moi, si j'avais été assermenté et appelé à me prononcer, sur les causes qui ont amené le suicide du consul d'Espagne, j'aurais également, rapporté un verdict blâmant le scepticisme, ce cancer du monde moderne, et la société qui néglige de réagir fortement contre les tendances malsaines du matérialisme.

Scepticisme et matérialisme ! Voilà la double pente sur laquelle a glissé le représentant de l'Espagne au Canada. Une foi robuste, une foi sincère aurait sauvé cet homme. Elle aurait même prévenu chez lui ce désespoir qui est parfois propre, je l'admets, à faire perdre tout contrôle sur la raison.

\*\* Je cueille dans les *Emaux et Camées*, de Théophile Gautier, un poète que j'aime à citer, la chanson d'automne suivante :

Déjà plus d'une feuille sèche  
Parsème les gazons jaunis ;  
Soir et matin, la brise est fraîche,  
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde  
Le jardin, pour dernier trésor :  
Le dahlia met sa corolée  
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;  
Les hirondelles sur le toit  
Tiennent des conciliabules :  
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,  
Se concertant pour le départ.  
L'une dit : " Oh ! que dans Athènes  
Il fait bon sur le vieux rempart !

" Tous les ans j'y vais et je niche  
Aux métopes du Parthénon.  
Mon nid bouche dans la corniche  
Le trou d'un boulet de canon. "

L'autre : " J'ai ma petite chambre  
A Smyrne, au plafond d'un café.  
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre  
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

" J'entre et je sors, accoutumée  
Aux blondes vapeurs des chibouchs,  
Et parmi des flots de fumée,  
Je rase turbans et tabouchs. "

Celle-ci : " J'habite un triglyphe  
Au fronton d'un temple, à Balbeck.  
Je m'y suspends avec ma griffe  
Sur mes petits au large bec. "

Celle-là : " Voici mon adresse :  
Rhodes, palais des chevaliers ;  
Chaque hiver, ma tente s'y dresse  
Au chapiteau des noirs piliers. "

La cinquième : " Je ferai halte,  
Car l'âge m'alourdit un peu,  
Aux branches terrasses de Malte,  
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. "

La sixième : " Qu'on est à l'aise  
Au Caire, en haut des minarets !  
J'empâte un ornement de glaise  
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. "

" A la seconde cataracte,  
Fait la dernière, j'ai mon nid ;  
J'en ai noté la place exacte,  
Dans le pschent du roi de granit. "

Toutes : " Demain combien de lieues  
Auront filé sous notre essaim,  
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues  
Brodant d'écume leur bassin ! "

Avec cris et battements d'ailes,  
Sur la moulure aux bords étroits,  
Ainsi jacent les hirondelles,  
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,  
Car le poète est un oiseau ;  
Mais, captif, ses élan se brisent  
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !  
Comme dans le chant de Ruckert,  
Pour voler, là-bas avec elles  
Au soleil d'or, au printemps vert !

\*\* Guillaume de Prusse ressemble un peu à ces hirondelles. Il est entraîné de se rendre célèbre comme voyageur. Vous verrez cependant qu'il ne visitera pas la France. Bismark n'a pas placé Paris sur son itinéraire. Dans tous les cas, si par impossible, il mettrait le cap sur la Babylone moderne, je soumetts très humblement au président Carnot l'idée de lui offrir une horloge en cadeau.

Il n'y a rien qui fait battre le cœur d'un Allemand comme une pendule.

Elle lui rappelle de si doux souvenirs, qui datent de 1870.

G. DESAULNIERS.

On est toujours plus ou moins le prisonnier de ceux à qui l'on commande.—HENRI ROCHFORT.

Est-ce un effet de la loi de l'offre et de la demande ? Plus il y a de médecins, plus il y a de malade —G. M. VALTOUR.

## UNE BELLE PROMENADE

**I**l est de bien beaux jours dans la vie ! S'il en est de tristes, de lugubres, d'orageux... il en est aussi de joyeux, de lumineux, de sereins que le ciel nous accorde quelquefois, soit pour nous aider à oublier ou à passer avec courage les premiers, soit pour nous donner un avant-goût de la félicité du jour éternel.

Il vient de m'être donné de jouir d'une de ces journées que l'on dirait empruntées aux heures bénies de là-haut.

Ayant fait la rencontre ces jours derniers d'un vénérable ami partant pour Saint-Hyacinthe dans le but d'assister à une fête de famille qui avait lieu à la communauté du Précieux-Sang, (c'était le vingt-cinquième anniversaire de profession de la Supérieure), je m'offris de l'accompagner ; heureux de voyager avec lui et d'avoir en même temps une bonne occasion de payer une dette de reconnaissance envers les Sœurs de la communauté contemplative. Le voyage jusqu'à Saint-Hyacinthe s'est effectué dans les conditions les plus heureuses. Il y avait près de vingt ans que je n'avais pas revu cette jolie ville. Elle m'a paru presque toute refaite à neuf. Ses nouvelles maisons, quoique variées de forme, ont toutes un petit air américain, et tranchent joliment avec les anciennes résidences situées sur les bords de la rivière Yamaska, lesquelles ont un air de manoir seigneurial. On dit que bien des familles de Saint-Hyacinthe se font remarquer par leurs manières simples mais nobles, polies, aristocratiques. Je les crois sans peine, s'il est vrai que nos œuvres en général ressemblent à notre caractère et à notre tournure de corps et d'esprit.

Descendus à l'évêché, nous avons passé une agréable et intéressante soirée en compagnie de Sa Grandeur Mgr Moreau, de M. le grand-vicaire Gravel et de plusieurs autres prêtres.

Le lendemain matin, nous avons le rare bonheur de dire la sainte messe dans la splendide chapelle du Précieux-Sang. Comme je l'ai dit plus haut, c'était fête ce jour-là au monastère. Le sanctuaire, si brillant par lui-même, était orné de fleurs et de quelques tentures. Un beau soleil d'automne faisait ressortir ces décorations ainsi que les nombreuses et belles peintures à fresque qui ornent le temple. Durant les trois messes qui se disaient ensemble, les religieuses, dans leur chœur cloîtré, priaient ou faisaient entendre de suaves et harmonieux cantiques. Il fait bon offrir l'Auguste Victime en pareille circonstance et en pareil sanctuaire !

Après l'office, il nous fut donné, grâce aux attentions délicates de M. le grand-vicaire Gravel, de pénétrer dans le cloître béni et de causer quelques instants avec les Révérendes Sœurs. Mon vénérable ami, ayant été prié sur le champ d'adresser un mot d'édification à la pieuse communauté, se rendit coupable d'une très heureuse improvisation.

Après déjeuner, dans le cours de l'avant-midi, nous voulûmes nous donner la satisfaction de revoir à loisir la chapelle du monastère, dont la renommée s'étend au loin. Il faut l'avouer, cette renommée n'est pas volée : il y a peu de temples au pays qui puissent entrer en comparaison avec cette magnifique chapelle, soit pour le genre d'architecture, soit pour la décoration variée qui l'anime. Il est de style romain et formé de trois voûtes, dont une grande au milieu et deux petites de chaque côté. La vue d'ensemble frappe tout d'abord délicieusement le premier regard qu'on y jette, et rappelle au souvenir certaines églises d'Italie.

C'est comme un immense tableau dont chaque peinture et chaque sculpture constituent les traits divers. Il n'est pas ju qu'aux sièges et aux prie-Dieu, ainsi qu'à la fournaise, qui ne concourent à la beauté de ce tableau. Les prie-Dieu sont d'élégants petits meubles, couverts d'un velour rouge qui, de concert avec le tapis du chœur et la bordure festonnée des balustrades, symbolise le Précieux-Sang. La fournaise, qui longe les deux côtés de la chapelle, est revêtue d'un gracieux grillage doré.

Mais l'objet le plus intéressant, le plus brillant de ce riche sanctuaire, consiste dans les peintures à fresque qui décorent les voûtes et les murs

latéraux. Ces peintures, dit-on, sont dues à deux pinceaux différents. En effet, il ne faut pas une considération bien longue pour constater la chose. Le coloris n'est pas le même partout, ni la conception des sujets. On remarque une touche particulièrement ascétique dans les figures qui sont peintes sur les murs de la nef. Plusieurs de ces compositions ont une couleur céleste et rappellent certaines Vierges de Raphaël, surtout dans les groupes des sept Vierges Sages allant au devant de l'époux avec leurs lampes allumées. Sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès, sainte Cécile et sainte Rose de Lima m'ont paru entre autres des tableaux bien réussis. L'on voit aussi dans l'abside et dans les voûtes de belles et gracieuses peintures qui font songer aux fresques si distinguées de Notre-Dame de Lourdes de Montréal. La composition des prophètes (c'est du moins ce que j'ai cru comprendre) qui lient et confrontent leurs visions touchant le Messie qui vient de naître, est une heureuse idée bien rendue par le peintre. Les petits tableaux du calice ou du ciboire débordant de sang divin, du jardin fermé de Salomon, de la délivrance de Joseph en Egypte et de plusieurs autres dont les noms et les sujets m'échappent dans le moment, sont d'un dessin élégant et d'un coloris délicat. En somme, tout ce travail artistique a du mérite et fait honneur aux deux peintres qui l'ont exécuté. On voit que l'intelligence et le goût ont présidé au choix et à la distribution de toutes ces scènes bibliques qui démontrent si sensiblement l'action du Saint-Esprit ou la divinité du Christ, Verbe de Dieu.

J'oubliais de dire que le maître autel est tout à fait remarquable par sa matière d'un beau marbre blanc, et par sa forme à tours crénelées. Le fond de l'abside étant un peu sombre, la blancheur de cet autel n'en ressort que davantage. De chaque côté du tabernacle brillaient ce jour-là deux cœurs gracieusement formés par des lampions aux couleurs variées, dont l'un devait représenter le cœur sacré de Jésus, et l'autre le cœur immaculé de Marie. De chaque côté aussi de l'autel, vis à vis des colonnes, étaient figurées par un même jeu de lampions deux croix délicatement dessinées et faisant le plus charmant effet.

Je le répète, cette chapelle du Précieux Sang de Saint-Hyacinthe offre un intérêt rare au visiteur qui l'examine. Les nombreux bienfaiteurs qui ont contribué à sa fondation et à son établissement se sentiront heureux et bien récompensés de leur générosité en la contemplant de leurs yeux.

Je compléterai peut-être l'intérêt de cette correspondance en ajoutant que la communauté du Précieux Sang compte maintenant près de trente ans d'existence. Elle est prospère et florissante, ayant déjà détaché de son tronc vigoureux plusieurs branches pour les transporter à Montréal et à Ottawa. Il paraît qu'elle a le don d'attirer sous son toit les intelligences d'élite et les cœurs élevés. Les muses, qui d'ordinaire se complaisent dans le silence et la solitude, semblent aussi avoir de la prédilection pour cet asile de la prière et de la contemplation. La poésie et la peinture y luttent ensemble actuellement avec un succès qu'envierait plus d'un disciple d'Appollon dans le monde.

Mais, ce qui est encore plus digne d'attention, la Grâce et la Piété en ont fait surtout leur séjour favori. Elles répandent à flots les lumières et les consolations divines sur les âmes privilégiées qui l'habitent, tout en les faisant passer par le creuset de l'épreuve et par la voie royale de la croix.

UN HEUREUX VISITEUR.

## POUR LA PATRIE !

(Voir gravure)

**C**e dramatique tableau a été inspiré par la touchante poésie de M. Paul Déroulède, intitulé : *Le Sergent*, dans les *Nouveaux Chants du Soldat*.

Nous ne pouvons mieux commenter l'œuvre du poète Duangel, dit le *Journal Illustré*, qu'en reproduisant la péroraison du poème :

## IV

Le lendemain au jour, sous un toit en ruine,  
Le sergent reposait couché sur un grabat,  
Des bandages couvraient son front et sa poitrine,  
Et le petit conscrit veillait le vieux soldat.

Un rayon de soleil vint frapper son visage :

« Où diable suis-je donc ? fit Jacque, ouvrant les yeux,  
« Je ne reconnais pas du tout le paysage.

« Tiens ! Te voilà conscrit ! et tout entier ? tant mieux !  
« — Faut pas parler, sergent.

« — Tu m'imposes silence !

« — Oh ! non, ce n'est pas moi, sergent, c'est un docteur.

« — Ah ! ton docteur ! il peut garder son ordonnance,

« Il ne guérira pas la plaie, elle est au cœur.

« Nous sommes prisonniers ?

« — Non, sergent, j'ai su feindre.

« Quand ils sont arrivés sur nous — c'était d'abord

« Je m'ai couché par terre, et puis j'ai fait le mort ;

« Et puis quand j'ai connu qu'ils s'en allaient au large,

« Et puis quand j'ai connu qu'une ferme était là,

« Je m'ai dit : mon sergent, c'est moi que je m'en charge,

« Et je m'en suis chargé sur mon dos, et voilà !

« — C'est bien, petit, très bien ! tu sais.

« — Je m'en rapporte.

« — Mais c'est très bête aussi de t'être évertué

« A ramasser un vieux cadavre de ma sorte :

« Je ne suis pas blessé, conscrit, je suis tué.

« — Ne dites donc pas ça, sergent, c'est pas comique,

« Voyons, ça vous connaît le plomb, ça vous a vu ?

« Et puis tous ces rubans là-bas, sur la tunique,

« Ça ressuscite un mort ?

« — Pas quand il est vaincu

« Mets-les au pied du lit, pourtant, que je les voie :

« Ah ! Inkermann, l'Alma, Palestro, Magenta !

« Mes vieux honneurs, mes vieux dangers, ma vieille joie !

« Tout ça c'était bien beau ! c'est bien fini tout ça ?...

« — Faut pas pleurer, sergent, dit l'enfant tout en larmes.

« — Faut pas se souvenir non plus, mais le moyen ?

« Enfin, je pars n'ayant jamais rendu mes armes,

« Dix contre un, c'était trop ! cinq heures ce fut bien !

« Quand tu m'enterreras, comme le temps te presse,

« Fais ça tout seul, un trou, deux branches, ça suffit,

« Et pas de nom, la lettre arrive sans adresse !

« Mais, pour que le bon Dieu n'en fasse pas trop fi,

« Tu me cacheteras avec mes cinq médailles,

« Il comprendra très bien ce ça veut dire : argent !

« Car le bon Dieu s'appelle aussi Dieu des batailles...

« Dis donc, conscrit ! il va me renommer sergent. »

Un sourire éclaira cette face défaite

Où la vie éclatait jusque dans le trépas.

« Tu partiras, pas vrai, sitôt la chose faite,

« Et tu prendras ma croix d'honneur... tu la prendras,

« Et quand dans les combats qu'on va livrer encore,

« Quand dans des jours... des jours moins désastreux qu'hier,

« Tu seras décoré par celui qui décora,

« Promets moi de porter ma croix, j'en serai fier ! »

Un frisson glacial envahit tout son être.

« Conscrit, murmura Jacque en le touchant du doigt,

« Embrasse-moi, conscrit... embrasse ton vieux maître...

« Ah ! s'il laissait beaucoup d'élèves comme toi... »

Mais un jet de sang noir s'échappa de sa bouche :

Un éclair traversa ses grands yeux éblouis,

Et, s'étant soulevé dans un élan farouche,

Le sergent retombe, disant : « POUR MON PAYS ! »

## L'EAU ET LES MICROBES

Béranger a dit :

Tous les méchants sont buveurs d'eau.  
Dieu l'a prouvé par le déluge.

Un savant physiologiste disait dernièrement, dans un salon, à un général français :

« Une goutte d'eau et un microbe, et je ferai certes plus de mal sur cette terre que vous n'en feriez vous-même avec vos soldats, vos canons et votre mélinite. »

M. Henri de Parville recueille ce mot et le commente comme suit :

« Le physiologiste n'avait que trop raison. L'eau est à la fois le liquide le plus inoffensif ou le plus dangereux que l'on puisse boire ; l'eau peut être considérée aujourd'hui comme le véhicule le plus ordinaire des maladies d'origine microbienne, c'est-à-dire de celles qui créent les épidémies les plus meurtrières. Mais non seulement l'eau est le véhicule des microbes assassins, elle entraîne encore par les voies intestinales les principaux parasites de l'homme, et il en est de redoutables. »

Conclusion : il ne faut pas plus jouer avec l'eau qu'avec le feu.



POUR MON PAYS! — TABLEAU DE M. DURANGEL.



## CHASSES EN BIRMANIE

LES PIRATES MALAIS.—MERGUI.—LE CHOLÉRA ET SA GUÉRISON.—LA FIÈVRE DES JUNGLES.—COMBAT D'UN BUFFLE ET D'UN TIGRE

**D**E Bangkok, la canonnière le *Régent* met six jours pour gagner Singapour. Au moment où nous jetions l'ancre, un vapeur anglais qui venait de Hong-Kong entrerait à son tour.

C'était vraiment miracle que ce bâtiment eût échappé au triste sort qui l'attendait. Traqués et poursuivis dans la mer de Chine, comme dans le golfe de Siam et sur les côtes du Tonkin, par les marins de la France et de l'Angleterre, les pirates chinois avaient, cette fois, tenté un coup d'audace qui sort de leurs habitudes.

Ils avaient pris passage sur le *Bowen*, comme d'honnêtes négociants, ayant soin d'embarquer avec eux les armes et les munitions nécessaires pour se rendre par surprise maîtres du navire et de la riche cargaison qu'il portait. Par une chance inespérée, alors qu'ils prenaient leurs dernières dispositions, leur conversation fut surprise par un homme de l'équipage. Il en rend compte aussitôt au capitaine qui, sans bruit, fait prendre les armes à ses matelots, et vingt-six de ces honorables gentlemen sont saisis et jetés à fond de cale, les fers aux pieds et aux mains, avant de se reconnaître. En arrivant à Singapour, le commandant du *Bowen* s'empressa de céder aux autorités, et pour le prix coûtant, cette cargaison dangereuse, en partie composée d'habitues de bagnes et de repris de justice. On leur fournit le même jour dans la prison un logement et des travaux, afin de leur permettre de réparer le temps qu'ils avaient perdu à courir les mers.

Malacca et Ponang où nous ne faisons que nous arrêter pour le courrier, et nous voilà rentrés en Birmanie, lorsque nous touchons à Mergui. Avant d'arriver au port, il nous faut passer devant les nombreuses îles montagneuses, connues sous le nom d'archipel de Mergui, demeure de ces Seelungs dont nous avons parlé déjà. Que ce soient des rochers nus et déchirés, des montagnes couvertes jusqu'à leur sommet d'une épaisse végétation, qu'elles aient été, comme Miesring, autrefois cultivées, où qu'elles ne soient que le repaire de hordes sauvages et craintives, les îles Mergui avec leurs grottes, leurs caps, leurs promontoires, leurs falaises, leurs cascades, leurs précipices, sont éminemment pittoresques et d'une beauté fantastique. Nous n'avons ni le temps ni la facilité de les visiter en détail, et nous devons nous contenter d'un rapide coup d'œil.

Le district de Mergui a été exploré en 1855, par le Dr Oldham, de *Geological Survey* de l'Inde, qui a trouvé des lits de charbon en un grand nombre de localités, mais celui-ci n'est pas partout exploitable, en raison de sa mauvaise qualité. On a également reconnu des sources thermales et trouvé de l'or, du cuivre, du zinc, du fer et du magnésium en divers endroits, ce qui fait de cette contrée l'une des plus riches de la Birmanie.

Le 17 janvier, soit un mois après notre départ, nous rentrions à Tavoy. Le moment semblait mal choisi, car le choléra y faisait nombre de victimes. Parmi les mesures prophylactiques employées, il n'en était pas de plus efficace, au dire des indigènes, que l'embrasement d'énormes bûchers, afin de purifier l'air, tandis que, dans les villages, on se relayait pour battre la grosse caisse et faire le plus de tapage possible, même devant la maison des malades, afin de chasser les mauvais esprits.

Je venais à peine de rentrer en Birmanie, lorsque je reçus l'ordre de commencer les travaux de la ligne télégraphique qui doit la relier à Moumein. Ce fut sans regret que je quittai Tavoy, d'où la joie et le plaisir semblaient bannis par le terrible fléau qui avait déjà fait tant de victimes.

Les premiers temps de notre séjour dans la jungle furent agrémentés

de quelques incidents émouvants. Tout d'abord, c'est un Birman qui ne se retire pas assez vite et reçoit sur la tête un arbre qu'on abat; un autre jour, c'est un de ses compagnons qui s'écarte et devient la proie d'un tigre. Accident si fréquent qu'on n'y fait plus attention et que le gouvernement ne donne pas un anna d'indemnité à la famille des victimes.

Si nombreux sont les tigres que nos hommes ont placé sur un de nos éléphants une cage de bambou dans laquelle ils attachent, le soir, en guise d'appât, un malheureux roquet. A peine le tigre a-t-il pénétré dans la cage, qu'une trappe s'abat et qu'il est pris dans la souricière. Deux de ces fauves furent capturés en quelques jours, mais une fois la mèche évanée, leurs congénères ne s'y laissèrent plus attraper.

Tous les jours, ces animaux devenaient plus hardis et rôdaient continuellement autour de nous. Tantôt nos ouvriers, en se rendant à leur ouvrage, aperçoivent un tigre couché au milieu de la coupe que nous avions faite dans les bois, et il faut tirer dessus pour l'en déloger; tantôt c'est un fauve d'une autre espèce qui traverse la plaine devant nous, sans se presser, comme s'il avait pour nous le plus profond mépris.

A la fin de janvier, l'ingénieur anglais qui avait la direction de notre colonne, alla inspecter les travaux dans la forêt. En arrivant au chantier, il descendit de la jument qu'il montait et jeta à son groom les rênes de l'animal. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il voyait son groom accourir, suivi d'un petit poulain qui avait accompagné sa mère.

Sans que rien pût faire soupçonner sa présence, un tigre avait sauté sur la pauvre jument, lui avait cassé les reins et l'avait emporté dans la jungle.

Nous saisissons nos rifles et nous suivons les traces sanglantes. A 500 mètres plus loin, nous apercevons un groupe hideux. Le tigre avait, en fuyant, engagé la tête de la jument entre deux bambous et, tout occupé de sa proie, il ne se dérangea qu'au moment où nous étions à bonne portée. L'éléphant de mon compagnon charge le tigre, celui-ci fait un mouvement, me présente le flanc et je lui loge une balle en pleine poitrine. Il allait s'élaner malgré cette grave blessure, lorsque l'ingénieur tire à son tour, et la superbe bête vient rouler aux pieds de mon éléphant, qui l'acheva à coups de trompe.

Il ne nous est guère facile de nous procurer des vivres frais en raison de la rareté des centres de population, puis les Birmans élèvent fort peu de volailles, et leur fidélité à ce commandement: « Tu ne tueras pas, » les empêcherait de les céder à n'importe quel prix. Nous devons donc nous contenter du gibier que nous abattons, cerfs aboyeurs ou pigeons ramiers, de quelques coquillages et de quelques poissons que nous pouvons nous procurer au bord de la mer, ou du miel que nous récoltons dans les bois.

C'est dans ces circonstances qu'on apprécie les découvertes de la chimie et de la

cuisine moderne! Les boîtes de viande conservée font merveille; avec le riz que nous avons en abondance, le thé et le café, la vie est supportable et nous n'avons rien perdu de notre vieille gaieté française.

La nuit, une garde de quatre hommes, commandés par un caporal de la police indigène, veille à l'entretien des feux destinés à tenir les fauves à l'écart et à renouveler l'air, car du sol de ces terres vierges se dégagent des exhalaisons malsaines et miasmiques. J'aurais eu vraiment trop de chance si j'avais échappé à la fièvre des jungles, car autour de moi tout le monde en souffrait terriblement. A la suite de vomissements qui durent plusieurs jours, on reste anéanti, brisé, sans volonté, sans force et sans ressort, et l'on a peine à se remettre de cette fièvre qui vous dérange l'estomac et ne cède qu'au traitement le plus énergique et à des doses effrayantes de quinine.

Mais cette période de travaux incessants avait été à plusieurs reprises troublée par des incidents du même genre que ceux dont nous avons parlé plus haut. Le 15 mars, nos hommes, pour se rendre au travail, traversaient une grande plaine lorsqu'ils aperçurent, fuyant au loin devant eux, un troupeau d'au moins 200 buffles. Curieux de connaître la cause



Vingt-six de ces honorables gentlemen furent jetés à fonds de cale.—(Page 205, col. 1).

de cet effroi, ils s'avancèrent un peu et, après avoir dépassé un épais taillis qui les avait jusqu'alors dérobés à leur vue, ils aperçoivent un gros buffle qui se défendait contre un tigre.

Le résultat de leur découverte n'a pas lieu de me rassurer sur la valeur des indigènes. Frappés soudain d'épouvante, ils s'enfuirent sans écouter mes cris et mes reproches. Je sais au moins qu'en cas de danger je n'aurai pas à compter sur eux, c'est déjà quelque chose. Je demeure donc spectateur du combat. Le buffle se défendait de son mieux, mais évidemment il allait avoir le dessous. Le tigre l'avait tour à tour saisi à l'échine, puis à la gorge, et tous deux avaient roulé dans la poussière. D'un vigoureux effort le ruminant s'était dégagé et présentait ses cornes redoutables à l'ennemi; mais celui-ci, d'un bond prodigieux, était retombé sur le dos du pauvre buffle avec lequel il avait de nouveau roulé à terre.

Ce dernier allait être écharpé, lorsqu'une diversion vint le sauver provisoirement. Nos éléphants débouchaient dans la plaine. A cette vue, le tigre abandonne sa proie et se réfugie en boitant dans la jungle, tandis que le buffle se sauve d'un autre côté.

Notre journée de travail finie, nous rentrons au camp. Là, nous apprenons que le buffle blessé appartient à l'un des habitants du village devant lequel nous campons. On dépeçait en ce moment l'animal blessé incapable de survivre à ses blessures. Ce fut pour tout le monde une bonne aubaine, le tigre qui y comptait fut le seul à n'en pas profiter.

Une semaine plus tard on nous apprit qu'un indigène venait d'être dévoré par un léopard, à deux milles du camp. Allions nous donc, tous les jours, être en butte aux attaques de ses voisins incommodes? Notre parti fut bientôt pris, les éléphants furent harnachés et nous nous mîmes en chasse.

Au bout d'une heure, la détonation d'une carabine, dans mon voisinage, m'apprend que nous sommes arrivés en vue de l'ennemi. Nous nous trouvions alors dans une grande plaine couverte de hautes herbes que coupaient, de place en place, d'épais taillis, des buissons et des grands arbres, ce qui fournissait à l'animal la facilité de se dérober à nos coups et de tomber à l'improviste sur nos éléphants. Ceux-ci n'étaient rien moins que rassurés et on avait peine à les diriger. Le léopard était tapi dans un fourré entre moi et la ligne des chasseurs. Mon éléphant, durant l'évolution que je lui fis exécuter pour gagner ma place de combat, éventa le fauve et poussa des cris aigus qui rappelaient le son de la trompette, gronda et se démena si bien que j'avais toutes les peines du monde à me maintenir sur mon siège, accroché que j'étais, d'une main, aux cordelettes tandis que de l'autre je tenais ma carabine.

Mes compagnons n'étaient pas en meilleure position. Enfin, tous ensemble, nous chargeons sur le fourré et, à la vue des huit éléphants qui s'avancent sur lui excités par les cris des cornacs, l'animal se sauve et gagne un autre buisson. M. Wilon et moi nous tirons, mais sans résultat.

De nouveau nos éléphants se précipitent, mais le chemin est barré par une sorte de fossé encombré de jungles et d'arbustes, la ligne se rompt et nous arrivons, les uns après les autres, devant l'inextricable fouillis d'épines et de hautes herbes de six pieds, au milieu desquels le félin s'était réfugié et qui le déobé à nos coups. C'est à notre tour, maintenant, à être attaqués! A chaque éléphant qui s'avance, le léopard bondit, et d'un vigoureux coup de griffe cherche à entamer son cuir ou à saisir le chasseur. Au milieu des sauts et des écarts de l'éléphant, il n'est pas facile, pour celui qui n'est pas habitué à cette haute école, de garder assez d'assiette pour tirer à coup sûr.

D'ailleurs, le fauve bondit à droite, à gauche, rentre dans sa tanière, s'élançait à l'improviste. Il applique entre les yeux de mon éléphant un si vigoureux coup de patte que celui-ci en est tout désorienté. Il faut faire quitter au léopard l'excellent abri qui le dérober à nos coups. Les rattauteurs se mettent en ligne, poussent leurs cris aigus auxquels répondent les grondements des éléphants. L'animal n'est pas effrayé, il se précipite sur nous, rompt encore une fois notre ligne et, bientôt après, nous l'apercevons cramponné

sur la croupe d'un éléphant dont le cornac a une peine infinie à lui faire lâcher prise. Enfin, au moment où j'aperçois l'animal de côté, ma monture se tient assez tranquille pour que je puisse tirer.

L'ai-je touché? L'ai-je manqué? Le coup paraît douteux, car l'animal est resté debout. Je rechargeais mon fusil lorsque l'animal s'affaissa. Il était mort. Nous le mesurâmes par curiosité: du bout du nez à l'extrémité de la queue, il ne comptait pas moins de sept pieds neuf pouces.

A. MARÉ DE LA BOURBONNAIS.

### SCIENCE AMUSANTE



L'ÉQUILIBRE DE L'ŒUF

Il y a plusieurs manières de faire tenir un œuf en équilibre sur sa pointe: d'abord celle qui consiste à secouer l'œuf afin d'en détacher du blanc le jaune qui, entraîné par son poids, tombe au fond et, formant lest, le maintient debout; puis le procédé sommaire attribué à Christophe Colomb, dans lequel on se borne à écraser légèrement la pointe qui doit servir de base à l'œuf dressé. Il y a enfin une troisième manière, un peu plus compliquée, que nous allons décrire.

On prend un bouchon de liège ordinaire, bien sain, dont on évide légèrement un des bouts, puis on enfonce de chaque côté les pointes de deux fourchettes de longueur et de poids égaux, qui abaisseront, dans l'opération, le centre de gravité de toute leur longueur. Cela fait, on dressé l'œuf sur sa pointe en l'appuyant sur un objet quelconque, offrant le point de contact strictement nécessaire, pourvu qu'il laisse toute latitude au jeu des fourchettes; on le cofre alors du bouchon préparé comme nous venons de le dire et dont la cavité doit s'adapter parfaitement à la convexité du bout libre de l'œuf, et on abandonne le tout, après quelques tâtonnements pour assurer l'équilibre de l'appareil.

Dans notre gravure, le point d'appui est le bord d'un goulot de bouteille: ce pourrait être aussi bien la pointe d'un couteau maintenu verticalement dans un étai, ou tout autre aussi précaire: cela se comprend.

### ASILE NAZARETH

S'il est dans cette belle ville de Montréal une œuvre de charité qui mérite la sympathie universelle, c'est bien assurément la maison bénie des Jeunes Aveugles, connue sous le nom d'Asile Nazareth. Cet Asile, ouvert par la charité à l'une des classes les plus affligées de l'humanité souffrante mérite notre estime, notre charité et notre dévouement. Au-si, c'est donc un devoir pour toutes les personnes charitables de venir en aide à une institution aussi méritante, de contribuer à l'asseoir sur des bases solides, et ainsi de la mettre à même de prendre la plus grande extension.

Aussi, les Dames Patronnesses font-elles, dès au-

jourd'hui, spécialement appel à la générosité bien connue de tous les résidents de notre belle cité, de venir assister au grand dîner annuel, qui aura lieu le 14 novembre prochain, à 7 hrs. p. m. Après le dîner, les convives seront invités de se rendre à une salle commune pour jouir d'un spectacle aussi touchant qu'intéressant; nous voulons parler d'un concert qui sera donné par les jeunes aveugles. La musique donnée par les aveugles, a toujours ses charmes, et celles que vous goûterez ce soir-là aura ses grâces particulières, et se composera des plus beaux morceaux de leur répertoire.

Nous espérons que chacun déploiera le plus grand zèle pour contribuer au succès de cette œuvre de charité. Qui donc ne serait touché d'une immense commisération en voyant ces jeunes aveugles tendre leurs mains suppliantes pour demander qu'on leur vienne en aide, et leur conserver ainsi un Asile, où ils peuvent jouir du bienfait d'une éducation vraiment chrétienne, qui développe tous leurs talents naturels, et leur procure les moyens de se rendre un jour utiles à la société envers laquelle ils avaient contracté une dette de reconnaissance éternelle.

### PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

#### LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal.**—H. T. Lévy (\$3.00), 20, rue St-Louis; J. Goselin, 1260, rue Mignonne; Joseph Bernier, 504, rue Panet; Alfred Corby, 48, rue St-Jacques; A. J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame; Zéphirin Bernier, 718, rue Ste-Catherine; G. Coderre, 115, rue St-André; Th. Bastien, 70, rue Maisonneuve; R. Turcot, 495, rue LaGauchetière; Delle Onézime Pageau, 2254, rue Hypolite; Louis Carpentier, 385, rue Amherst; Philias Guimond, 190, rue Richemond; Dame André Myette, 313, rue des Allemands; Stanislas Scott, 7, rue St-Philippe; Delle Eugénie Boulanger, 39, rue St-Louis; Philippe Louise, 3, ruelle LaGauchetière; Edouard Mercil, 2177, rue Notre-Dame; Charles Thibaut-deau, 3784, rue Ple-sis; Edouard Beaupré, (\$2.00), 1126, rue St-Laurent; Romuald Chevigny, 188, rue Montana; Anioine Bélanger, 23, rue St-Jean; Dame Louis Tremblay, 39, rue De Salaberry; Théophile Faucher, 352, rue Beaudry; Madame Gagnon, Hospice St-Charles; A. H. Duchesneau, (deux primes) 1865, rue Notre-Dame; Dame E. Lafrenière, 30, rue Sanguinet; Dame Williams, 99, rue Bleury; O. Beauchamp, 77, rue Champlain; A. Duchesneau, 25, rue Emery; Wilfrid Pepin (deux primes), 279, rue des Allemands.

**Québec.**—Louis L. Dion, (\$50.00), 138, rue St-Olivier; Dedyne Hudon (\$25.00), 302, rue St-Jean; J. B. Lamontagne, 186, rue la Reine; D. Côté, 79, rue Ste-Geneviève; L. M. Goulet, 110, rue Notre-Dame-des-Anges; Elzar Pichette, 132, rue Ste-Hélène; P. R. Fortin, 1114, rue la Couronne; H. Marchand, 121, rue Scott; Edmond Genest, 77, rue Ste-Gertrude, St-Sauveur; Jonas Gosselin, 92, rue Savageau, St-Sauveur; Alfred Ouellet, 57, rue Parent, St-Sauveur; Louis A. Côté, coin des rues St-François et la Couronne.

**St-Henri de Montréal.**—Dame Venance Côté (\$4.00), 16, rue Ste-Emilie; Delle Martine Chartier, 74, rue Harri son; U. Lauzon, 111, rue Turgeon.

**Ste-Cunégonde.**—E. Goyette, 3257, rue Notre-Dame.

**Pointe St-Charles.**—Moise Levac, 95, rue Centre; Dame Alma Couvrette, 474, rue du Grand-Tronc.

**Hochelaga.**—Dame N. Patenaude, 199, rue Moreau; Adélarde Laliberté; 79, rue Frontenac; A. Cusson, coin des rues Notre-Dame et Moreau.

**Ottawa.**—Alfred Morin, du département des Douanes.

**Trois-Rivières.**—D. G. LaBarre.

**Montmagny.**—Delle Léa Laberge.

**Ste-Anne des Plaines.**—Maurice Leclair.

**Sherbrooke.**—A. Bédard.

#### CINQUANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cinquante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'Octobre), aura lieu SAMEDI, le 3 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

La chasteté est la source de la force et de la beauté physique et morale dans les deux sexes.

Il faut toujours compter avec les caprices d'un souverain puissant, « Sa Majesté le Hasard. » — FRÉDÉRIC II.

USAGES ET COUTUMES

DISSECTION DES VIANDES, VOLAILLES, POISSONS.—(Suite)

On tranche une volaille en attaquant l'aile la plus près de soi ; on la saisit de la main gauche à l'aide d'une fourchette, on tient le couteau de la main droite et on coupe à la jointure de l'aile. L'opération s'achève en tirant de la main gauche cette aile, qui vient facilement si on la tient ferme. On lève ensuite la cuisse du même côté, en donnant un coup dans les nerfs de la jointure et tirant à soi, comme on a fait pour l'aile. On procède de la même manière pour l'autre côté, en retournant la volaille vers soi. Restent à découper l'estomac, le croupion, la carcasse, chaque pièce en deux morceaux.

Poulardes, poulets, faisans, perdrix se traitent tous de la même façon. Les morceaux les plus délicats du faisan sont les blancs de l'estomac et après les cuisses ; dans la bécasse, on estime surtout la cuisse. Dans la poularde et le poulet, on préfère les ailes et les blancs, si la volaille est rôtie ; bouillie, la partie appelée le sot-l'y-laisse est tout ce qu'il y a de meilleur. Ces morceaux de choix s'offrent aux femmes... quand on les sert soi-même.

Lorsque le pigeon est de belle taille, on le découpe comme un poulet. Tout petit on le sépare en deux, par le dos, en long, faisant tenir chaque partie du croupion avec chacune des cuisses.

Le canard, l'oiseau de rivière, la grouse (coq de bruyère), sont découpés avec autant de tranches de poitrine en aiguillettes que possible. C'est le morceau le plus fin. On lève ensuite les ailes et les cuisses.

Dans les lapereaux et les lièvres rôtis, ce qui est le plus estimé c'est le filet, le rable. On fend ce filet, en commençant par le cou, le long du dos. Après l'avoir levé, on le coupe par tranches en travers. Le reste de l'animal se dissèque comme on l'entend.

Un filet de bœuf se découpe comme le rable de lièvre. Pour l'aloyau, on détache d'abord le filet, qu'on coupe toujours par tranches un peu obliques et transversales, puis on attaque la partie charnue du dehors et l'on en tire des rondelles un peu épaisses, comme le filet lui-même. Mêmes indications pour la longe de veau. Pour le gigot rôti, nous conseillerons de couper des tranches minces horizontalement et parallèlement à l'os. Cette méthode a pour avantage, la pièce n'étant pas cuite dans toute son épaisseur, de laisser le choix entre un morceau saignant et une tranche parfaitement cuite.

La hure de sanglier (ou de cochon), plat de déjeuner ou de lunch solide, se coupe d'abord du côté des oreilles, jusqu'aux bajoues. Le chignon ne vient qu'après, par tranches minces. Le carré, le filet et l'échine des mêmes pachydermes se coupent en travers, par tranches minces. Le jambon se découpe également en travers ; les tranches minces sont entremêlées de gras et de maigre. A la campagne, à Noël, on sert souvent un cochon de lait ; dans un grand dîner, de chaise, un marcassin. L'un et l'autre donnent un plat délicieux. On commence par décaper la tête, on détache les oreilles, on sépare la tête en deux. Ensuite on coupe l'épaule gauche, l'épaule droite, la cuisse droite. On lève alors la peau pour l'offrir toute croquante.

Les jambes, les morceaux près du cou sont très délicats. L'épine du dos se coupe en deux, les côtés qui y restent attachés se servent par petits morceaux. On appoie le jeune cochon, sauvage ou domestique, sur un grand plat d'argent, ou d'étain, dont les bords sont garnis de houx piquant aux baies rouges. On insère dans le groin une branchette du même arbutus. En Angleterre, c'est un citron qu'on y introduit.

Les grands poissons, saumon, turbot, sterlet, brochet, etc., sont apportés sur un plat ou une planche, l'un ou l'autre recouvert d'une petite nappe bordée de dentelle. Autour du poisson, une garniture épaisse de persil frisé ; en été, on

y pique des roses trémières. On coupe le saumon en tranches le long de l'épine dorsale. Le brochet est ouvert, pour en retirer l'épine ; puis on le divise sur chaque partie en tranches qui vont de la tête à la queue. Le poisson est toujours accompagné de deux sauces, pour les goûts différents, car c'est la sauce qui fait le poisson.

Tel qui adore le brochet sauce hollandaise ne peut le souffrir à la sauce blanche et vice versa.

ANN SEPR.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

**Bœuf bouilli au gratin.** — Coupez votre bœuf en tranches. Mettez-le dans un plat qui aille au feu, assaisonnez de sel, oignon et fines herbes. Mouillez de bouillon, couvrez de croûtes de pain en poudre avec de petits morceaux de beurre, et mettez au feu pendant vingt à vingt-cinq minutes.

**Petits fours.** — Tournez en crème une once de beurre frais dessalé. Ajoutez quatre onces de sucre en poudre, une once de farine, quelques amandes pelées et coupées finement, quatre blancs d'œufs battus en neige ; mélangez bien le tout, remplissez de cette pâte de petits moules que vous mettez au four pas trop chaud.

**Manière de dessaler un met.** — Mettre un morceau de sucre dans une cuiller, trempez le tout dans le pot trop salé, sans cependant que le sucre soit submergé tout à fait. Laissez quelques instants et retirez le sucre quand il commence à se dissoudre. Le met est alors complètement dessalé et tout le sel qu'il renfermait est attaché au sucre.

**Conserves de tomates.** — Choisissez des tomates bien mûres dont la peau soit intacte ; faites les fondre dans une bassine. Lorsqu'elles ont rendu leur eau, passez les, puis faites les réduire jusqu'à ce qu'elles aient pris la consistance d'une marmelade. Versez cette marmelade dans des pots ou bouteilles, recouvrez avec une légère couche d'huile d'olive et bouchez hermétiquement.

CHOSSES ET AUTRES

— Les statistiques évaluent à environ 14 millions le nombre d'Allemands fixés aux Etats Unis.

— D'après le registre général, la population de l'Irlande diminue au taux de près de 60,000 par année.

— Un juge américain vient de décider qu'un homme est obligé de dire à sa femme où il est allé quand il arrive tard chez lui.

— Durant les premiers six mois de 1888, il a été tué sur les chemins de fer l'Angleterre 165 personnes et il y a eu 957 blessés.

— Les habitants d'Alaska, à cette saison de l'année, peuvent voir pour lire sans lumière artificielle, depuis 2 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir.

— On cause de médecine : " Il n'y a rien, dit un docteur, rien de dangereux comme une indigestion d'eau. Elle peut même être mortelle. " Je crois bien, s'écria Calino, voyez les noyés ! "

— Une lettre de Rome annonce l'élévation au siège épiscopal de Chicoutimi du prêtre distingué qui remplit depuis quelques années, avec tant d'intelligence et tant d'honneur, les fonctions de Principal de l'Ecole Normale Laval : M. l'abbé L. N. Bégin.

— Un astronome espagnol a découvert qu'il y a avait de la neige sur la planète de la lune comme sur celle de la terre. Cela rend joyeux d'apprendre que l'homme dans la lune est obligé, comme les autres mortels, de débayer ses trottoirs.

— Une carte-postale envoyée de Londres autour du monde par Hong Kong et San Francisco est revenue au point

de départ après un voyage de 70 jours. C'est 40 jours de moins que cela avait pris il y a dix ans.

— Quelques amateurs causent dans une ménagerie avec la femme du propriétaire : " E-t-il vrai qu'un lion ne coûte pas moins de mille piastres ? " " Il y a lion et lion. Ainsi, un des miens, Brutus, je ne le donnerai pas pour mille piastres... c'est lui qui a dévoré mon premier mari ! "

A LA COUR DE CHINE — D'après des renseignements recueillis à Pékin, l'empereur de Chine avait, lorsqu'il était enfant, plus de 400 serveurs, parmi lesquels figuraient 80 nourrices, 25 porteurs d'éventail, 25 porteurs de palanquin, 10 porteurs d'ombrelle, 30 médecins et chirurgiens, 7 cuisiniers et 23 aides cuisiniers, 50 domestiques et messagers, 50 habilleurs, 75 astrologues, 16 gouverneurs et 60 prêtres. Tout un petit peuple aux pieds d'un enfant !

— Combien croyez-vous qu'il y a de cheveux sur une tête humaine. Des Anglais et des Allemands ont exercé leur patience à essayer de résoudre le problème : les uns ont compté la quantité de cheveux qui recouvre un pouce carré sur plusieurs têtes différentes et ont établi une moyenne qui a donné 1,076 cheveux. Or, la superficie d'une tête humaine étant à peu près de 12000 pouces carrés, le nombre total de cheveux serait de 127,920. D'autres, plus consciencieux dans leurs recherches ont spécifié l'importance d'une chevelure suivant sa couleur et nous donnent comme résultats que les cheveux roux sont au nombre de 920, les bruns 11,800, les noirs 105,000 et les blonds 143,006. Les cheveux roux étant les plus gros et les cheveux blonds les plus fins.

— Pensées chinoises de Briollet : " J'aime mieux un homme de bonne composition qu'un homme de bronze. "

" Joindre l'utile à l'agréable, c'est battre ses habits sur le dos de sa belle-mère ! "

" Dans les bals, ce sont les hommes qui conduisent le cotillon ; dans la vie, c'est le contraire. "

" Pour savoir ce que pensent les gens qui portent des lunettes, il faut leur tirer les verres du nez. "

" On prétend qu'une poule couve volontiers des œufs d'une faisane. Cela prouve que ce volatile est bien faisant. "

NAISSANCE

En cette ville, le 15 courant, la Dame de M. J. E. P. Racicot, fabriquant de médecines, un fils.



Chester's Cure!

Pour la Toux  
L'Asthme Rhumes  
Bronchites Catharre  
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la poste sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,  
461, rue Lagarochetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50

Lots à bâtir à vendre

Cinq magnifiques lots à bâtir, de 25x95 pieds, sur la rue Saint-Denis, coin de la rue Rachelle. Conditions faciles. S'adresser à Berthiaume & Sabourin, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

VICTOR ROY,  
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : " En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fût convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée. "

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui donnera naissance à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DÉLICIEUSE :  
LA PLUS NUTRITIVE.  
LA PLUS DIGESTIVE.  
FACILEMENT PRÉPARÉE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.  
LA PLUS ÉCONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur " La Nutrition des Enfants et des Invalides, " gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFFERRIÈRE, typographe.  
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 443.—CHARADE

Mon Premier est petit et animal rampant ;  
De mon Second parfois le sang s'en va fuyant  
Et mon Tout peut faire un bouquet odorant.

No 444.—ENIGME

J'ai la tête haute en tout lieu ;  
Meurt-on ? Je fais une gambade ;  
Quand on veut prier le bon Dieu  
On me donne la bastonnade.

No 445.—CAPRICE JEU DE MOTS

XXXXX XX XXXX le fruit de ses labeurs,  
le chagrin est grand ; c'est pourquoi, mon  
enfant, XXXXX XXX XXXX vit crouler sa  
fortune si péniblement amassée, il perdit pres-  
que la tête.

SOLUTIONS :

No 440.—Les mots sont : Futile et Utile.  
No 441.—Le nom est : Anger.  
No 442.—Le mot est : Écier.

ONT DEVINÉ :

J. E. N. Godin, Trois-Rivières ; Xavier et  
Arthur, L'Islet ; Henry D. Barry, Mlle M.  
Huot, Mlle Eléa Gramout, Québec ; Hormidas  
Leroux, Ste-Cunégonde ; Mlle E. Cinq-Mars,  
Mlle M. Lefebvre, G. Cloutier, J. E. Parent,  
Montréal.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 A 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commer-  
ciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspec-  
tive appliquée. Travaux à façon, rédaction et  
calligraphie d'adresses, ornements en tous  
genres. PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mer-  
credi et Vendredi ; Dessin artistique ; Mardi  
et Jeudi. Littérature, élocution française, etc.  
On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et  
de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Tem-  
plé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-  
Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du  
Rév. N. Guéroul, ministre de l'église d'An-  
glettre, Berthier, Can., qui parle par lui-  
même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon  
pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand  
service pour cette maladie.

N. GUÉROUT

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulaires contenant d'importants certifi-  
cats env. yez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

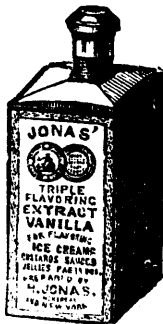
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion  
buvez l'eau après chaque repas, et pour la  
constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-  
noncer que nous avons tou-  
jours en magasin les articles  
suivants :

Les triples extraits culi-  
naires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bou-  
teilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Gly-  
cerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes,  
pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue,  
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BÂTISSÉS DES SŒURS) MONTREAL

The London Illustrated News (édition  
améri-  
caine) journal illustré, publié à New-York,  
contenant 12 pages de texte et 10 pages de  
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par  
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-  
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,  
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

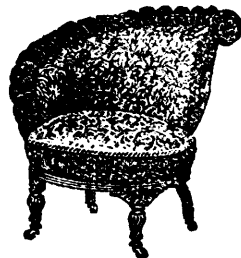
25634



ESPRIT SAIN ! CORPS SAIN !

C'est ce qui constitue la vitalité parfaite !  
Chacun devrait voir à refaire les forces épu-  
sées, et pour cela prendre régulièrement le

JOHNSTON'S FLUID BEEF



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres  
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS. DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,

652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes  
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-  
ment et aisément le foie et les poumons ; fait  
expectorer sans effort, même sans tousser, et  
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le seul journal fran-  
çais du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de  
cette préparation délicate et rafraichissante.  
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-  
pêche les peaux mortes et excite la pousse.  
Excellent article de toilette pour la chevelure.  
Indispensable pour les familles. 25 cents la  
bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus  
des journaux illustrés anglais, publié aux  
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8  
pages de gravures. Prix d'abonnement : un  
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53  
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2  
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,  
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisieme mercredi  
de chaque mois

LE DIX-HUITIÈME TIRAGE MENSUEL  
AURA LIEU

MERCREDI, 21 Novembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de..	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE  
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie  
attire l'attention de ses clients sur les impor-  
tants changements opérés dans la nomencla-  
ture des lots et les informe en même temps  
qu'elle discontinue la Deuxième Série (billets  
de 25 cents).

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FEUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

Montréal, 27 Octobre 1888

## GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE  
LES SÛRSIS

**L**a ferme était silencieuse, toutes les portes fermées. Montmayer traverse la cour et se trouve devant l'habitation. Il est calme, résolu, sans un battement de fièvre, absolument maître de lui. La porte de la cuisine s'ouvre en deux fois, par le milieu, puis, par le bas. Il la soulève, la disloque, dégage le loquet, tire la pêne, elle s'ouvre, béante, laissant arriver au visage du malfaiteur une bouffée d'air chaud. Il n'y a pas eu de bruit. A peine un grincement du ciseau qui a fait éclater un coin de bois. Le chien du vacher se mit à gronder, le nez sous la porte de l'écurie. Montmayer entend le gamin, réveillé, qui dit :

—Eh bien, qu'est-ce que tu as, Noiraud, qu'est-ce que tu as ?

Montmayer pénètre dans la cuisine, pousse la porte. Il est temps. Le petit vacher a ouvert la sienne et regarde pendant que Noiraud continue d'aboyer avec rage.

—Il n'y a rien, imbécile ! Va te coucher.

Le chien n'obéissant pas, reçoit un coup de pied dans le ventre. De nouveau, le silence complet. Montmayer, l'oreille collée contre la porte de la chambre où dort Bourreille, écoute attentivement. Le bruit d'une respiration bruyante et oppressée arrive à lui. Puis ce sont de vagues paroles, prononcées très vite. Montmayer est pris d'une épouvante atroce. Est-ce qu'il y aurait à deux hommes, deux hommes réveillés ! Il écoute de nouveau, mais bientôt son cœur cesse de battre, sa main de trembler. Ce qu'il entend, c'est Bourreille qui parle en rêve. Il ouvre la porte doucement, il entre, il marche courbé, presque accroupi, retenant sa respiration. Pas de fenêtre dans cette chambre, la nuit intense. Bourreille ne rêve plus. Il vient de faire un mouvement. Le bois du lit a craqué. Dort-il toujours ? Il dort. Montmayer, quand il en est sûr, continue d'avancer. Ce cabinet n'a guère que trois ou quatre mètres de large. Il lui en reste à peine deux à franchir, en se traînant sur les genoux, sur les mains. Eh bien, cela lui semble énorme, cet espace ! Il lui semble qu'il ne l'atteindra jamais, cette porte qui communique avec la chambre voisine ! Jamais ! Enfin, il y arrive. La porte est ouverte. Il n'y a qu'à la pousser du doigt, mais elle chante, plaintivement, en s'ouvrant davantage. Et de nouveau, dans le fond de l'alcôve, le lit a craqué. Il attend. Rien. Un instant suspendue, la respiration redevient régulière. De temps à autre, Bourreille laisse échapper une plainte. Montmayer est dans l'autre pièce. Il sait où est le

bahut. Il s'y dirige avec prudence. Là non plus, il n'y a pas de fenêtres, remplacées par un mur de briques, et la nuit est insondable. Montmayer ne s'habitue pas à de pareilles ténèbres.

Il marche à tâtons, avançant avec lenteur. Il est au pied du bahut ! Il y est parvenu sans encombre. Il se relève, cherche la serrure, la jointure des deux panneaux, y introduit sa pince et fait une pesée vigoureuse. Le bahut est solide et résiste. Il n'a pas été entamé. Il recommence. Soudain la pince lui échappe des mains en glissant le long du bois verni ; elle tombe sur le plancher avec fracas. Et Montmayer, tout le sang refluant à son cœur, la tête penchée, écoute si Bourreille n'a rien entendu. Pour la troisième fois, il surprend un craquement dans la chambre voisine, mais cette fois ce n'est pas le lit, c'est le bruit particulier d'une allumette qu'on frotte et qui flambe. Un filet de lumière tremblante arrive du cabinet du fermier.

—Je suis perdu, dit Montmayer. Il s'accroupit. Il ne sait où se cacher. Il n'a

nant chercher la clef, dans les vêtements de la victime. Il n'y songe pas. Il avise un mouchoir par terre, en enveloppe la tige de fer qui lui blesse la main et finit par faire sauter la serrure. Tout l'or est là, sur une planche, avec les billets. Montmayer emplit ses poches, prend de l'or sur tout. Puis il revient au cadavre ; celui-ci est en travers de la porte ; il est obligé de l'enjamber ; il hésite, il recule ; son front ruisselle ; pourtant Bourreille gît sans un mouvement ; ses yeux sont fermés ; ce n'est qu'une chose inerte désormais.

—Je suis fou, il est temps de filer ! Allons.

Il s'approche, pose la lumière sur une chaise, puis les yeux si troublés qu'il ne voit plus rien, il enjambe, mais alors qu'il est ainsi, dominant le cadavre, voilà qu'il pousse un cri terrible, effroyable, un cri de folie. Quelqu'un, quelque chose, par derrière, le retient par son paletot. Bourreille sans doute, Bourreille qui n'était qu'évanoui. Et cela est si épouvantable qu'il tremble et que ses genoux se touchent et qu'il se

sent mourir, et qu'il va s'écrouler lui-même sur ce cadavre, sans force pour se retenir. Et tout le long de son visage de la sueur d'angoisse découle. Il se retourne enfin, et il part d'un éclat de rire nerveux, un de ces éclats de rire comme on en entend dans les grandes cours de Bicêtre ou dans les cabanons de la folie furieuse. Bourreille n'a pas remué. Il est tombé les bras repliés sous son corps et ses bras n'ont pas bougé. Les paupières, closes, ne se sont pas relevées. Le vêtement s'est pris dans un clou, près de la porte.

—Et je me croyais fort ! dit-il avec mépris.

Il sort. Toujours silencieuse, la ferme. Il écoute. Rien. Il traverse la cour. Alors, Montmayer se met à courir, comme il a fait tout à l'heure en venant. Sous les murs du clos, devant la fabrique, il s'arrête, répare le désordre de ses vêtements. Puis, quand il se sent plus calme, il entr'ouvre la porte, entre. Dans le jardin, ses amis se promènent toujours. Il aperçoit Basselot et le baron de Blaitière qui passent près de lui, de l'autre côté d'un massif de condriers. Il les entend qui discutent une question scientifique. Il les rejoint, se mêle à leur discussion.

—Quelle heure est-il donc ? demanda Basselot.

A la lueur d'une allumette, Montmayer interroge sa montre. Il tressaille et jette vivement son allumette.

—Onze heures moins le quart ! dit-il d'une voix altérée.

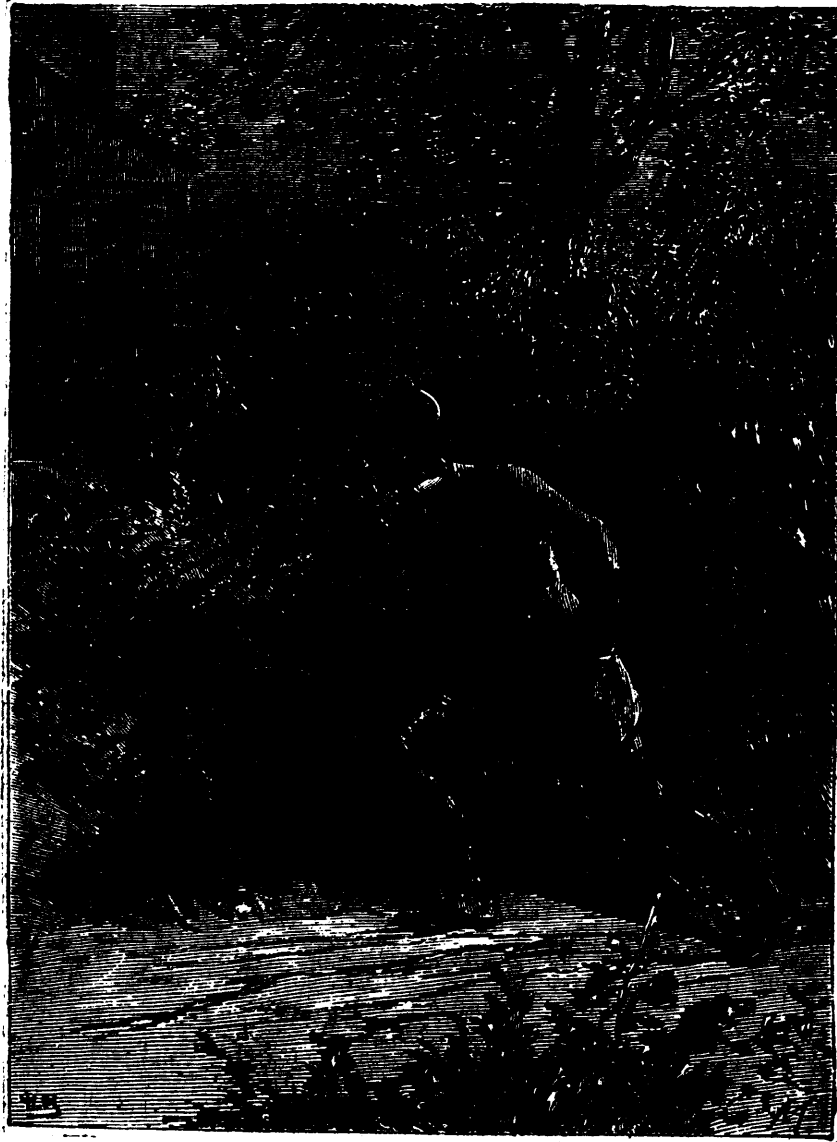
Il y a du sang sur sa main ! Par bonheur ni Basselot, ni Blaitière ne s'en sont aperçus.

—Allons nous coucher, dit le professeur.

Tout le monde rentre.

—Georges, dit Montmayer à son frère, conduis nos amis à leurs chambres. Moi, j'ai besoin d'être seul.

Georges le regarde anxieusement. Il obéit. Montmayer monte chez lui. Il allume une lampe, se contemple dans la glace. Ses traits sont fatigués, ses yeux cernés étrangement. Mais c'est tout. Il n'est plus pâle. Il passe une revue minutieuse de ses vêtements. Il a sur les mains, sur le revert de sa redingote, et sur le gilet, quelques gouttes de sang, très peu, deux gouttes de bougie sur les genoux. Et rien de plus. Et Montmayer, déjà maître de lui com-



Alors, Montmayer se met à courir, comme il a fait tout à l'heure en venant.—(Page 9, col. 3).

pas le temps, du reste. Sur le seuil, une bougie à la main, Bourreille, en chemise, apparaît. Il aperçoit Montmayer, pousse un cri sourd et recule.

—Au voleur ! Au voleur ! Au voleur !

Il n'en dit pas davantage. Son autre cri est un râle étouffé. Jean s'est précipité sur lui et l'a assommé d'un coup de la tige de fer qu'il tient à la main. Bourreille tombe comme une masse ; des convulsions le tortent ; il ouvre les yeux deux ou trois fois ; ses mains se crispent ; puis il reste immobile. La bougie brûle sur le carreau. Montmayer la ramasse, contemple le paysan, penche sur ses yeux fermés la bougie et en fait tomber sur les paupières quelques gouttes brûlantes. Bourreille ne fait pas un geste.

—Il est bien mort !

Alors il revient au bahut. Il pourrait mainte-

plètement, murmure : " En sommes, un crime très propre ! "

A sa porte, des pas s'arrêtent. On frappe timidement.

—C'est moi, Jean, veux-tu m'ouvrir ?

Il ouvre. Georges voit son frère si souriant qu'il ne peut s'imaginer qu'un crime est commis. Puis, il est persuadé que Jean n'a pas quitté le jardin.

—Qu'est-ce que tu me veux ? demande Montmayer. Il est tard. Pourquoi n'es-tu pas couché ? Cela ne te vaut rien, de veiller.

—J'ai quelque chose à t'apprendre.

—Quoi ?

—Une espérance à te donner.

—Une espérance ?

—J'ai surpris un bout de conversation entre Basselot et le baron de Blaitière, ce soir.

—Eh bien ? Quel intérêt ?

—Attends. Ils parlaient de toi. Ton invention les a vivement intéressés et Basselot a dit : " Je suis si convaincu du succès que j'ai envie d'offrir à Montmayer toutes mes économies, cent mille francs, pour l'aider dans ses débuts. Je vous y engage, à répondu Blaitière. J'y réfléchirai cette nuit, et demain nous verrons."

Et le malade, tremblant de joie, les yeux humides de larmes :

—Oh ! mon frère, mon Jean, ce serait le salut, plus de projets ministres, plus de pensées terribles, plus de cauchemars.

Et Jean foudroyé par cette révélation qui, arrivée une heure plus tôt, sauvait Bourreille, et lui épargnait un crime, Jean plonge ses mains dans ses poches, en retire des poignées d'or et de billets de banque et péle-mêle les jette sur le lit. Georges, d'une voix indistincte, lui demande :

—Cet argent, cet argent ! D'où vient-il ?

—Tu ne devines pas ? Maintenant Basselot peut m'offrir tout ce qu'il voudra, il est trop tard.

—Ah ! grand Dieu ! non, Jean, non, il n'est pas trop tard. Accepte la proposition du savant. Renvoie, demain, cette fortune à Bourreille. Nous chercherons ensemble par quel moyen. Et nous aurons, du moins, l'âme plus tranquille.

Jean, le front ridé, durement :

—Trop tard ! te dis-je, trop tard !

—Pourquoi ?

—Tu ne comprends pas ?

—Non, je n'ose comprendre.

Montmayer lui tend une serviette de toilette avec laquelle il a essuyé les taches de sang.

—Regarde, dit-il.

—Ah ! malheureux, tu as tué ce pauvre homme !

—Il l'a fallu, ou j'étais perdu !

—Mon Dieu, protégez-nous, protégez-nous !

Et trébuchant, sanglotant, le malade s'éloigne, les mains sur les yeux. Le lendemain matin, Basselot vient trouver Jean dans sa chambre. Il a réfléchi. Il trouve l'affaire excellente, d'une réussite certaine et il offre à Montmayer toutes ses économies pour l'aider. Le chimiste ne refuse ni n'accepte :

—Laissez-moi compléter mes travaux préparatoires, dit-il, ensuite nous verrons. Du reste, je vous l'ai dit, l'argent ne manquera pas.

Et dans ses yeux, il y a je ne sais quelle vague expression de désespoir, de remords peut-être, s'il est accessible aux remords !

\* \* Aux Bernadettes, le spectacle était lugubre après le départ de Montmayer. Sur la chaise, près de ce cadavre, la bougie brûlait toujours ; on eût dit qu'elle avait été mise là par une ironie monstrueuse de l'assassin, ainsi que l'on met les cierges bénits près des morts, au chevet du lit funèbre. Un courant d'air, arrivant de la porte entre-bâillée de la cuisine, faisait vaciller cette lumière, et cela projetait sur la figure de Bourreille des jeux d'ombre fantastiques qui lui donnaient les apparences de la vie. Il y a une demi-heure que le crime est commis. Tout à coup, un sourd gémissement rompt le solennel silence de la ferme endormie. Et ce gémissement, c'est Bourreille qui l'a poussé. Il n'est pas mort, il était en syncope seulement. Quelques minutes se passent encore, un nouveau gémissement se passe encore, un nouveau gémissement. Peu à peu il se remue, ses doigts s'agitent, ses bras se lèvent, ses yeux s'ouvrent, mais se referment aussitôt. A-t-il conscience de ce qui s'est passé ?

Il regarde le bahut resté ouvert. De ses lèvres sort un cri inarticulé :

—Au voleur ! à l'assassin !

Et dans ses yeux épouvantés, à demi éteints par les ombres de la mort, passe une envie de vengeance. Tout ce qu'il y a de forces en ce pauvre être moribond, qui se sent frappé, tout ce qu'il y a d'énergie se concentre en une seule pensée : punir. Il n'est plus ni fou, ni maniaque, en cet instant, au contraire, sa pensée, ramassée pour ainsi dire, est d'une lucidité singulière. Qu'il vive une minute seulement, mais qu'il vive ! Il crie pour qu'on vienne le secourir, mais il se rend vite compte que ses cris ne feront que l'épuiser et que personne n'est assez près de lui pour qu'on l'entende. Alors il se traîne jusqu'à la muraille blanchie à la chaux, à longueur du bras ; il réussit à se mettre sur ses genoux ; sa main agitée de soubresauts violents s'imprégné du sang qui, de son crâne ouvert par une blessure atroce, lui coule sur le visage, dans le cou, sur les épaules. Et sa main ainsi rougie trace sur le mur :

*C'est Jean de Montmayer qui m'a assas...*

Une douleur terrible lui raidit le bras ; il étouffe ; il se dresse, fait deux pas, puis chancelle ; il se retient à une longue table carrée qui était près de la muraille ; et comme il s'appuie dessus de toute sa pesanteur, il la fait basculer ; la table perd l'équilibre et se renverse, collée contre le mur, les pieds en avant. Et Bourreille est étendu au milieu de la pièce, sur le dos. Cette fois il est bien mort.

Mais la table renversée cache l'inscription ! La phrase sanglante est invisible. Bourreille ne sera pas vengé !

\* \* Montmayer ne sort pas, cette matinée-là ! Il s'attend bien à ce qui va se passer. Déjà les ouvriers de la fabrique sont au courant de la nouvelle. Ils en parlent devant Jean qui écoute, sans les interroger.

—Il venait d'hériter, paraît-il, et il y a tant de vagabonds dans le pays.

Telle est leur impression. Georges, plus malade, ne s'est pas levé. C'est Claudine qui a découvert l'assassinat. A l'aube, quand elle descendit de sa chambre, par l'échelle de la grange, elle aperçut la porte de la maison ouverte, constata l'effraction, et entra, craignant un malheur. Elle trouva Bourreille déjà raide. Sur la chaise, la bougie avait brûlé jusqu'au bout. Elle avertit tout le monde à la ferme, courut chez Doriat annoncer le crime, puis chez le maire. De la fenêtre de son cabinet de travail, dont les larges vitraux prenaient jour sur la campagne, du côté de la ferme, Jean de Montmayer, aux aguets, vit bientôt arriver tout le village, et les groupes se former autour des Bernadettes.

—Heureusement, je n'ai rien à redouter, se disait-il.

Et il éprouvait une sorte d'orgueil diabolique à se sentir en sécurité, grâce à ses précautions prises. Une préparation chimique avait enlevé toute trace des taches de sang sur ses vêtements et de bougie sur son pantalon. Quant à l'or et aux billets, il n'avait eu garde de les conserver près de lui. Il les avait enfermés dans un coffre-fort et avait jeté ce coffre-fort dans le puits, tout simplement ; bien certain de pouvoir le retirer quand il le voudrait. Georges ne vint pas déjeuner. Jean mangea seul. Malgré sa force d'âme, il avait l'estomac serré. En général, il était extrêmement sobre. Ce jour-là il but beaucoup. Cela lui fit du bien. Il comptait rester tout l'après-midi sans sortir, mais une vague inquiétude irritait ses nerfs. Il se sentait attiré, par un instinct bizarre, vers la ferme où gisait le cadavre de sa victime. Il voulait, non point le revoir, le cadavre, mais se promener par les groupes de paysans et entendre ce que l'on racontait. Et comme il avait besoin de s'expliquer cet instinct à lui-même, il se disait :

—J'irai. J'apprendrai peut-être un détail dont je ferai mon profit.

Et il descendit fiévreux. Dans la cour de la fabrique, il releva machinalement la tête et regarda les fenêtres de l'appartement de son frère. Il aperçut, collée contre les vitres, la blanche figure de Georges. Il tressaillit et fronça le sourcil. Aux Bernadettes, un remous se fait parmi

la foule, non parce qu'on remarque Montmayer, mais parce qu'on signale l'arrivée du juge d'instruction de Versailles, averti le matin par dépêche télégraphique. Il est accompagné du commissaire de police. De loin, Montmayer reconnaît le magistrat. C'est M. de Moraines, un de ses amis du lycée ; pour lui, la rencontre est heureuse, car il va pouvoir suivre de plus près les péripéties de l'enquête.

—Décidément, le hasard est pour moi, pense-t-il.

Il aborde M. de Moraines, qui vient à lui la main tendue, en reconnaissant ce condisciple du même âge, de la même classe.

—Léon de Moraines !

—Jean de Montmayer !

Et après quelques explications, Montmayer demande :

—Je n'ai jamais assisté à une enquête de police. Veux-tu me permettre de t'accompagner, s'il n'y a pas d'inconvénient ?

—Certes, je te permets de satisfaire ta curiosité.

Deux gendarmes les ont précédés dans la cour de la ferme et se tiennent de chaque côté de la porte de l'habitation. M. de Moraines entre le premier ; le commissaire de police le suit, puis un médecin ; Montmayer vient le dernier. Il est pâle, et il n'a pu être maître d'un mouvement nerveux quand il a franchi la porte sur laquelle il découvre, nettement imprimée, la marque de son ciseau de fer. On laisse cette porte largement ouverte, afin d'éclairer la chambre de Bourreille, et celle où est son cadavre. Le magistrat est tout de suite allé à celui-ci.

Montmayer est debout contre la muraille, près de la porte de la seconde chambre, là même où il avait éprouvé sa terrible émotion, lorsqu'il avait cru que Bourreille le retenait par derrière. Et il n'est pas moins troublé, peut-être, car ses lèvres frémissent et son front est mouillé, c'est que son premier regard sur le cadavre vient de lui prouver qu'il était changé de place. Qui l'avait enlevé au seuil qu'il barrait en travers. Était-ce quelque domestique ? Ou bien Bourreille était-il revenu à lui, avait-il survécu ne fût-ce que quelques minutes ? Et alors que s'était-il passé ? Il essuie son front. M. de Moraines s'approche.

—Cela t'émeut, tu regrettes d'être venu ?

Montmayer se met à rire et, d'une voix brève :

—Non pas. Au contraire !

—Non, il ne regrette pas d'être venu. Coûte que coûte, il voulait rester là. Il lui semblait que le danger serait moins grand s'il l'attendait de pied ferme, s'il le bravait. Si chez le juge naît une vague soupçon ; un mot de Montmayer, lancé à propos, pourra le faire évanouir ! Ce cadavre parle-t-il à son âme ? Non. L'instinct l'emporte, en ce moment, sur toute autre préoccupation. Il sait qu'il court un péril de mort et sa volonté, son énergie, son intelligence sont tendues vers un but unique : écarter ce péril. Il a compté avec le hasard, mais le hasard est une puissance aveugle, insaisissable, brutale, qui frappe à tort et à travers. Sera-t-il épargné ? Il suit avec un intérêt extraordinaire les gestes de ceux qui sont là, il écoute ce qu'ils disent avec une attention extrême, il cherche à deviner ce qu'ils pensent et ce qu'ils ne disent pas. Il entend quelques mots prononcés à voix basse, tantôt par le juge, tantôt par le commissaire de police, tantôt par le médecin qui examine le cadavre.

—Il est bien facile, disait le juge, de rétablir la scène du meurtre. Et d'abord, ce meurtre a eu le vol pour mobile. Le bahut défoncé en est une preuve. Il montre encore par son ouverture béante de l'or et des billets répandus sur les tablettes. On n'a pas eu le temps de tout emporter. Le malfaiteur a été pris d'épouvante, sans doute. Et il n'a pas touché aux valeurs au porteur ou nominatives, les premières étant négociables, mais dangereuses, à cause de leurs numéros, les secondes ne pouvant être vendues que par Bourreille.

—Il n'y a pas eu de lutte, dit le médecin, l'homme a été tué d'un coup de marteau.



FE ILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 Octobre 1888

## L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

**N**HÉSITÉZ, pas monsieur le duc, reprit la jeune fille. Chaque instant de retard compromet le sort d'Ana. Allez trouver le docteur Herbin, ou plutôt, car il n'a pas d'autre nom à Madrid, le docteur Monterey. Tout le monde vous indiquera son adresse, calle del Prado. Encore une fois, ayez confiance en Dieu.

Elle le releva et avec le même accent de bonté :  
—J'attendrai votre retour auprès d'Anita, dit-elle, et je prierai Dieu pour votre succès.

Alors elle le conduisit jusqu'au perron qui menait à la cour d'honneur, le duc la salua et descendit les degrés d'un pas chancelant.

En le voyant passer, les yeux injectés de sang, le visage affreusement pâle, un domestique qui se tenait à la porte de sortie ne put s'empêcher de murmurer :

—Pauvre monsieur, je crains que si la senorita venait à mourir, il en deviendrait fou !

Tandis que don Alexandre se dirigeait vers la demeure du docteur, Michel Herbin et Horace étaient assis dans la chambre où la pauvre Angèle, assoupie dans son fauteuil, fixait sur eux ses regards sans intelligence. Près de la cheminée, le capitaine Agostin Rianta lisait un journal. Le vieux soldat faisait maintenant partie de la famille. Tous les matins il abordait le docteur avec cette même phrase : " Il est temps que je songe à reprendre le chemin de notre village, " et recevait la même réponse : " Attendez que notre chère malade soit guérie " Et, fidèle à la consigne il obéissait. Cependant, en dépit de toute la sollicitude de Michel, de toute la tendresse filiale d'Horace, l'infortunée demeurait privée de raison, ne reconnaissant aucun de ceux qui l'entouraient. Le docteur attristé devenait de jour en jour plus silencieux, et, s'il n'avait été soutenu par sa foi inébranlable et l'aide divine, lui-même aurait peut-être senti ses facultés s'ébranler. Il acceptait ses tortures morales comme une épreuve ; mais lorsqu'il pensait aux causes de son malheur, il ne pouvait retenir ses larmes et, la main sur son cœur, il se demandait pourquoi sa souffrance devait être si longue. Ces instants de défaillance n'étaient, à vrai dire, que de peu de durée. Il bénissait Dieu de lui avoir rendu son fils, ce fils dont le nom était déjà glorieux et dont l'âme était douée des plus nobles vertus. Pourtant, il avait une inquiétude à son sujet. L'œil exercé du médecin ne se trompe point. Horace était atteint d'une maladie de longueur, qui s'accusait toujours par une humeur taciturne, que rien n'expliquait. Riche, comblé d'honneurs, envié, mais adoré de tous ceux qui le connaissaient, le peintre semblait devoir jouir d'un bonheur sans mélange. Bien souvent Michel l'avait interrogé sur cette mélancolie, sans obtenir d'autre réponse que ces quelques paroles :

—Comment pourrais-je être souriant, quand je songe à ma pauvre mère ?

Le docteur Herbin ignorait que son fils fût instruit chaque jour par Virginie des progrès de la maladie d'Ana de Balboa ; il ne savait pas que chaque jour Horace, en l'abordant, avait sur les lèvres cette exclamation : " Ana se meurt ! " et que ce cri de douleur, le jeune homme devait le refouler au plus profond de son cœur. Le père et le fils, tous deux chagrins, dévoraient leurs soucis cuisants. Michel observait les yeux et le visage d'Horace et constatait avec anxiété que ces yeux se cavaient, que ce visage s'émaciait. Horace se rappelait les paroles de haine de son père contre le duc et se taisait.

Cependant le docteur paraissait, ce jour-là, déterminé à avoir enfin une explication décisive, et

déjà il avait adressé quelques questions au peintre, lorsqu'un domestique annonça une visite.

—La personne qui demande monsieur le docteur me semble bien malade.

—A-t-elle donné son nom ?

—Le duc de Balboa.

Horace s'était levé comme s'il avait subi une secousse électrique. Une vive rougeur monta au front de Michel Herbin.

—Répondez, dit-il, que je ne reçois pas.

Le domestique ne bougea pas de place.

—M. le duc m'a informé d'avance, reprit-il, que, s'il le fallait, il attendrait une heure.

Michel Herbin et son fils échangèrent un regard. Il y eut un silence. Le docteur semblait soutenir avec lui-même une lutte terrible. A la fin, comme s'il eût pris une résolution violente, il fit un pas vers la porte :

—Voyons ce que me veut ce visiteur, dit-il.

Il s'arrêta un moment avant de quitter la pièce et parut interroger sa conscience. Puis, maîtrisant ses sentiments, il s'éloigna.

Deux minutes, après il entra dans son cabinet de consultation. Debout, immobile, pâle, tremblant, semblable à l'accusé qui va comparaître devant les juges, le duc attendait au milieu de la pièce. En voyant s'avancer vers lui Michel Herbin, il s'appuya de la main au dossier d'une chaise et inclina la tête...

—Ma visite vous étonnera sans doute, monsieur, dit-il avec embarras.

Le docteur eut un sourire de mépris.

—Rien ne saurait m'étonner de la part d'Alexandre de Balboa, dit-il sèchement.

Ce ton froid et méprisant fit tressaillir le duc, une rougeur fugitive colora son visage, un éclair passa dans ses yeux, mais il se contint et baissa la tête. Il était résigné à subir tous les affronts pour sauver sa fille.

—Monsieur, fit-il après un instant de silence, en venant ici j'ai pris d'avance la résolution d'écouter avec calme tout ce que vous me direz. Vous êtes père et vous comprendrez ce qui me dicte ma demande. Il s'agit du salut de ma fille, de ma fille unique, qui m'est plus chère que la vie.

—Et vous venez vous adresser au docteur Monterey, reprit Michel avec la même froideur, pour arracher à la maladie cette fille unique, que vous aimez si ardemment.

Le docteur appuya ces paroles d'un nouveau regard de dédain.

—Non, monsieur, je sais que je ne parle pas au docteur Monterey mais au docteur Herbin.

—Vous me connaissez donc ?

Le duc fit un signe de tête affirmatif.

—Et vous avez l'audace de vous présenter ici ?

—Ce n'est pas l'audace mais le devoir qui me conduit vers vous, répondit le duc d'une voix suffoquée. Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous comprendriez mon martyre et vous auriez pitié de moi.

Michel Herbin se redressa comme l'athlète qui s'appête à porter un coup terrible à son antagoniste et avec un accent ironique :

—Voilà donc la fin d'un misérable, dit-il en enfonçant ses prunelles dans celles du duc. Superbe, hautain, cruel, barbare, quand les victimes qu'il veut sacrifier à ses lâches desseins sont faibles et sans aide ; rampant, hypocrite et vil, quand il se trouve devant ceux qui n'ont qu'à lui arracher le masque pour faire voir à tout le monde l'empreinte de ses crimes.

Michel Herbin s'arrêta. Ses paroles tombaient et sifflaient comme des coups de massue. Un moment il avait pensé que le duc se révolterait, mais, en le voyant humble, tremblant, suppliant, il eut un mouvement de répulsion.

—Sortez de cette maison s'écria-t-il. Entre vous et moi il ne peut y avoir aucun rapprochement. Si votre fille est malade, il y a d'autres médecins que moi à Madrid.

Le duc releva lentement la tête et attacha sur le docteur un regard où se peignait toute son âme navrée.

—Oh ! c'est impossible, dit-il, cette parole n'est pas celle d'un père.

—Misérable ! rugit Michel. Quoi ! vous osez me donner des leçons !

Ses yeux étincellaient, ses lèvres tremblaient, il serrait le poing et son attitude trahissait la colère formidable de l'honnête homme outragé.

—Je viens vous supplier de sauver ma fille, demandez-moi en échange de ce service tout ce que vous voudrez.

Il y avait dans cette réponse du duc tant d'énergie que le docteur fit un pas en arrière.

—Et si je sauve votre fille...

—Si vous sauvez l'enfant dont le cœur est innocent et qui n'a point à expier les fautes de son père, j'accepterai toutes les humiliations, toutes les conditions que vous voudrez m'imposer. Mais ce n'est point la science du médecin que je viens appeler à mon aide.

—Alors...

—Ma démarche chez vous, monsieur, est plus difficile, plus hardie, parce que je n'ai aucun droit à votre secours, parce que vous avez peut-être le devoir de me le refuser. Ma fille se meurt parce qu'elle aime votre fils, parce qu'elle sait que vous n'accepterez jamais pour lui la main d'Ana de Balboa...

—Et vous venez proposer à Michel Herbin de s'allier, d'unir son fils à une race maudite.

Le docteur eut un frémissement ; il appuya son poing sur la table, si fort que la table trembla. Un éclair jaillit de ses yeux.

—Vous pouvez me tuer, fit le duc en courbant la tête. Je vous ai dit que je sacrifierai tout pour le salut de ma fille, que je me soumettrai d'avance à toutes vos conditions.

Michel Herbin était pétrifié de stupéfaction.

—Et si je vous disais, répondit-il : " Alexandre de Balboa, vous possédez un titre que vous avez usurpé, des biens que vous avez volés, des honneurs que vous ne devez qu'à l'hypocrisie, vous n'avez droit qu'à l'opprobre qui couvre l'infamie, la société vous répudie comme un être malfaisant. Vous n'avez droit qu'au baignoire ou à l'échafaud. Il n'y a plus pour vous sur la terre qu'une seule espérance : l'expiation, que me répondriez-vous ? "

—J'accepterais l'expiation.

—Quelle qu'elle soit ?

—Oui, monsieur, quelle qu'elle soit.

Michel Herbin resta pensif. Le duc était tombé à genoux.

—Grâce pour ma fille ! sanglota-t-il.

Il y eut un long silence.

—Je n'ai pas de réponse à vous donner, dit enfin le docteur. Je ne suis pas le seul qui ai le droit de vindicte sur vous. Rappelez-vous que Térésa de Balboa a légué toute sa vengeance à sa fille et au père de cette enfant qui, sans la Providence, eût péri comme sa mère, victime de machinations infâmes. Rappelez-vous que vous avez été complice de celui qui a assassiné lâchement la femme de sir Richard Stone. D'autres que moi ont à vous demander compte de vos crimes.

—Mais ma fille se meurt ! supplia le duc.

—Dieu seul peut la sauver ! dit le docteur.

Les deux hommes se regardèrent.

Alexandre de Balboa sentait qu'il n'avait plus rien à demander. Il comprenait que la seule cause de la mort de sa fille, si elle devait succomber, c'était sa propre infamie. Son passé s'attachait à lui et le dévorait comme une robe de Nessus. Il perdait avec lui son enfant qu'il avait lui-même frappée au cœur.

Michel Herbin, voyant à ses pieds l'homme que, pendant seize ans, il avait poursuivi de sa haine, n'éprouvait pour lui aucune commisération. Le duc restait à ses yeux une branche malfaisante de l'arbre social que l'on abat d'un coup de cognée vigoureux. Mais il ne pouvait maîtriser les sentiments de pitié qui l'attiraient vers la jeune fille innocente à qui il devait lui-même d'avoir retrouvé son fils et Claudie.

Pendant quelques instants le docteur resta en suspens, cédant tour à tour à ces suggestions. Ce fut, à la fin, le devoir qui l'emporta.

—J'irai voir votre fille, dit-il. Les secours de l'art ne sont peut-être pas aussi impuissants que le croient mes confrères.

Le duc répondit par un cri de joie. Il s'était levé, et, dans l'ivresse de sa reconnaissance, il étendit les mains vers Michel Herbin. Le docteur ne répondit pas à cette démonstration. Il ouvrit la porte et Alexandre de Balboa s'éloigna sans oser se retourner.

Horace attendait avec impatience le retour de son père. De l'entrevue du docteur avec le duc



dépendait tout son bonheur. Il savait combien la haine de Michel Herbin était légitime ; mais il était résolu à subir son sort sans qu'une seule plainte montât de son cœur à ses lèvres.

Quand le docteur rentra dans la chambre, il était pensif et muet. Le peintre ne vit d'abord dans ce silence que l'augure de sa propre condamnation. Cependant Michel fit signe de le suivre et tous deux reprirent à pas lents le chemin du cabinet de consultation.

— Mon fils, dit le docteur lorsqu'ils furent assis, l'homme qui est l'auteur de toutes nos souffrances, qui est cause du terrible malheur de ta mère, est venu ici, il y a un instant, à cette même place, se jeter à mes genoux en me suppliant de sauver sa fille. Il y a seize ans, cet homme m'a enlevé, pour les livrer à mort, ma femme et mes enfants. Pendant seize ans, cet homme m'a si cruellement torturé que si je n'avais été soutenu par la foi, j'aurais peut-être douté de Dieu. Cet homme je n'ai cessé de le haïr et je ne puis arracher de mon cœur ces sentiments d'horreurs que lui-même y a accumulés.

— Votre ressentiment est juste, mon père, dit Horace d'une voix tressaillante.

— Entre cet homme et moi reprit Michel, il n'y aura jamais de réconciliation. Alexandre de Balboa sait combien je l'exècre, et malgré cette conviction, il est venu me demander de consentir à ton mariage avec sa fille.

Horace eut un profond soupir.

— Il n'y a donc pas d'espoir de la sauver ? balbutia-t-il.

— Aucun espoir ; c'est l'avis de ses médecins, et ce sera sans doute le mien quand j'aurai vu la malade aujourd'hui.

Horace eut une commotion qui secoua tout son corps.

— Ah ! merci, mon père ! s'exclama-t-il avec un élan. Ana est un ange. Si vous l'exigez, je sacrifierai mon amour pour elle. Mais sauvez-la, je vous en conjure.

— Tu l'aimes donc bien, Horace ? dit le docteur cédant à l'émotion.

— Pourquoi vous le cacher, mon père ? Il y a un an, je n'étais qu'un orphelin sans autre protection que celle de sir Richard Stone. Ana de Balboa était une des plus riches héritières d'Espagne. Elle joignait à la fortune tous les dons de la beauté, de l'esprit et du cœur. Elle m'apparut alors comme une de ces visions enchantées qui fascinent et subjuguent. Je lui élevais secrètement un autel dans mon cœur. Un jour j'osai lever les yeux sur elle. Oubliant la distance qui me séparait d'elle, sans hésiter, elle me tendit sa main. Notre union était décidée. Dieu n'a pas voulu qu'elle s'accomplît sans que je vous eusse été retrouvé, sans que le colonel eût été rendu à sa fille et, pour accomplir ce dessein, c'est Ana elle-même que la Providence a choisie.

Il s'arrêta et, avec un accent qui trahissait tout son désespoir :

— Ah ! mon père s'écria-t-il. Pourquoi faut-il que les fautes du duc de Balboa retombent sur sa fille ?

Le docteur se sentit vaincu par cette douleur si sincère :

— J'ai promis à Alexandre de Balboa de voir sa fille. Je ferai mon devoir, dit-il avec résolution.

#### XI.—LES ANGES DE LA TERRE

Une heure après, Michel Herbin entra, accompagné de son fils, dans le palais du duc. Don Alexandre les introduisit dans la chambre de la malade. Virginie était assise au pied du lit. Une lampe de cristal bleu suspendue au plafond projetait sa lueur vacillante sur le visage pâle, amaigri d'Anita. En entendant annoncer le docteur Monterey elle s'était soulevée avec l'aide de son amie et, languissamment appuyée sur le coude, les yeux cloués sur la porte, elle attendait.

Le duc conduisit Michel et Horace vers le lit. Le docteur prit place dans un fauteuil ; le jeune homme et Alexandre de Balboa restèrent debout.

Michel attachait sur la jeune fille souffrante un de ces regards qui descendent droit dans l'âme.

— Mademoiselle, dit-il, c'est un devoir de reconnaissance qui m'amène ici. Je vous dois

l'immense bonheur d'avoir retrouvé mon fils. Veuillez Dieu que je puisse m'acquitter de ce service inappréciable.

Les paroles du docteur étaient graves et lentes, mais il y avait dans son accent tant de bonté, de tendresse, que la malade rougit de joie.

— Monsieur, dit-elle d'une voix très émue, ce n'est pas à moi mais à la Providence que doit vent s'adresser vos remerciements. Elle seule a mis fin à vos angoisses.

Il y eut un instant de silence.

— Permettez moi, mademoiselle, reprit le docteur, de m'assurer des progrès réels de votre mal.

Il lui prit doucement la main et la garda pendant plusieurs minutes dans la sienne, sans parler, fixa les yeux sur le visage d'Anita, et l'étudiant avec cette placidité que donne la longue expérience des souffrances physiques.

— Rassurez-vous, dit-il enfin, le danger n'est pas aussi grand que je l'avais craint. Vous êtes faible, très faible, mais je suis loin de perdre toute espérance. Dans quinze jours vous serez rétablie, si vous voulez vous aider à vous guérir. Soyez calme et ayez confiance en l'avenir, je ne vous demande pas autre chose.

Puis, se levant, il se tourna froidement vers le duc :

— Je reviendrai demain, dit-il.

Horace voulut le suivre. Le docteur lui fit signe de rester, et, précédé de don Alexandre, il quitta la pièce.

Le peintre était demeuré cloué à sa place. Anita gardait le silence. A la fin, elle tendit la main vers lui. Il courut à elle, prit cette main et y imprima ses lèvres.

— Ana, fit-il d'une voix où passait toute son âme, Dieu aura pitié de nous : mon cœur me dit qu'il y a encore pour vous et pour moi des jours de bonheur.

Pendant que cette scène touchante se passait entre les deux jeunes gens, en présence de Virginie, le duc de Balboa reconduisit le docteur Herbin jusqu'au perron de son palais. Ils venaient d'y arriver lorsqu'au même moment un homme enveloppé dans un paletot de fourrures monta les degrés. Le duc eut une exclamation et se recula stupéfié. Le nouveau visiteur n'était autre que le colonel Séverin.

— Vous ici, docteur ? s'écria don Carlos avec non moins d'étonnement en apercevant Michel Herbin.

Le docteur échangea un regard d'intelligence avec l'officier.

— Puisque le hasard nous réunit, reprit le colonel, l'heure est venue d'avoir une explication décisive.

Et levant le bras, il désigna du doigt, avec menace, le duc qui demeurait interdit. Don Alexandre rétrograda instinctivement de plusieurs pas et ouvrit une porte qui donna dans le vestibule. Le colonel et le docteur le suivirent.

— Docteur Herbin, dit le duc, lorsqu'ils furent seuls, je me suis soumis d'avance à toutes les conditions que vous m'imposerez. Je vous répète que, pour ma fille je ferai tous les sacrifices. Ordonnez, j'obéirai.

L'attitude d'Alexandre de Balboa était celle d'un homme qui subit les coups de la fatalité sans descendre jusqu'à la bassesse.

— J'ai réfléchi à votre demande, dit le docteur sans rien changer au ton glacial qu'il avait conservé jusqu'alors avec le duc, et voici ma conclusion : Je ne puis accepter aucun rapprochement avec le misérable qui a laissé empoisonnée la duchesse de Térésa et qui a fait perdre la raison à ma femme.

Le duc frémit sous l'affront : cependant il baissa la tête.

— Mais continua Michel Herbin, je sais qu'en m'opposant au mariage de mon fils, je lui brise le cœur et donne la mort à votre fille.

Le duc eut un gémissement sourd. Chacune des paroles du docteur s'enfonçait dans son cerveau comme une lame acérée.

— Si mon fils épouse votre fille, je ne veux pas qu'il me quitte, ce n'est pas après avoir été séparé de lui pendant seize ans que je consentirai jamais à renouveler cette séparation. Mais je ne puis, d'autre part à aucun prix consentir que votre fille, en devenant la femme d'Horace, conti-

nue à voir un homme dont la présence chez moi me sera toujours odieuse.

Le duc étendit les mains comme pour repousser un poids énorme qui tombait tout à coup sur lui et l'écrasait.

— Vous voulez me priver de voir ma fille ? dit-il avec terreur.

— Vous vous êtes engagé à subir toutes mes conditions, repartit Michel Herbin avec mépris. Je n'en ai pas d'autres à vous dicter. La veille du mariage de votre fille vous lui ferez vos adieux, et ce jour-là vous aurez cessé d'exister pour elle. Non seulement vous ne la verrez plus, mais vous ne lui écrirez pas, vous n'aurez plus avec elle, sous aucun prétexte, aucune relation. Vous serez mort pour elle. Elle sera morte pour vous. Vous disparaîtrez de ce monde, non par le suicide, ce serait ajouté un nouveau crime à tous ceux que vous avez commis, mais en consacrant le reste de votre existence à mériter le pardon de Dieu par la sincérité de votre repentir. Vous choisirez l'asile qui vous conviendra. Mais vous renoncerez à la société qui vous répudie. Vous ne serez plus qu'un cadavre. Noms, dignités, fortune, ambition, famille, vous abandonnerez tout sans exception.

Le duc écoutait, haletant, sans faire un mouvement.

— Mais, reprit le docteur, pour que cette résolution ne soit pas vaine, aujourd'hui même vous confesserez vos crimes, là, sous mes yeux, par écrit. Vous ferez l'aveu vous-même de votre passé et vous n'oublierez aucune des turpitudes. Cet aveu vous le signerez de votre main. Le jour où vous manquerez à votre parole je livrerai ce document à la justice.

Don Alexandre fit un geste d'acquiescement.

— Ce n'est pas tout, continua Michel Herbin, vous êtes aujourd'hui en possession d'une fortune de plusieurs millions.

— Cette fortune appartient à ma fille, interrompit le duc vivement.

— Votre fille, s'écria don Carlos, n'a aucun droit à des biens qu'elle répudiera elle-même le jour où elle apprendra de votre propre bouche comment vous les avez acquis, le jour où vous lui avouerez par quel enchaînement d'infamies vous êtes devenu grand d'Espagne, sans cesser de marcher à l'ombre de l'échafaud.

Don Alexandre regarda le mari de Térésa avec l'horreur que lui eût inspiré l'apparition du spectre de la duchesse. Il eut froid jusque dans la moelle des os et ses genoux s'entrechoquèrent.

— Cette fortune, reprit le colonel, vous la restituerez à celle à qui vous l'avez dérobée. Vous rendrez à ma fille les domaines de Balboa et la couronne ducale qu'elle seule ici a le droit de porter.

— Dieu est juste ! Je ne mérite pas sa clémence, dit le duc.

Et, chancelant comme un arbre qui ploie et s'abat sous le dernier coup de la cognée, il tomba sur un siège. Son vieage était méconnaissable et son aspect eut fait peur, tant il y avait d'égarément dans ses yeux reculés au fond des orbites.

— En devenant la femme de mon fils, poursuivit Michel Herbin, votre fille ne peut apporter dans la nouvelle famille où elle entrera qu'un seul souvenir de son passé, celui du nom que vous lui avez laissé, et ce nom même elle le perdra en prenant celui de son mari. Tout sera donc irrévocablement rompu entre elle et vous. Voilà les conditions que nous vous dictons, le colonel et moi. Nous attendrons votre réponse jusqu'à demain. Si vous ne nous la donnez point telle que nous l'exigeons par écrit, nous remettrons entre les mains de la justice les preuves de votre crime.

Les yeux de don Alexandre restèrent rivés sur ceux du docteur.

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit-il, mais vous appartenez. Vous pouvez la briser, mais grâce pour ma fille, ne demandez pas que je lui dise pourquoi je me séparerai d'elle.

Il y eut un silence. Don Alexandre sentait peser sur lui les regards de Michel Herbin et de Carlos de Rivénès ; ces regards avaient une telle expression de mépris, qu'aucune comparaison n'eût pu les peindre.